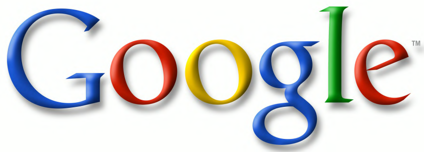
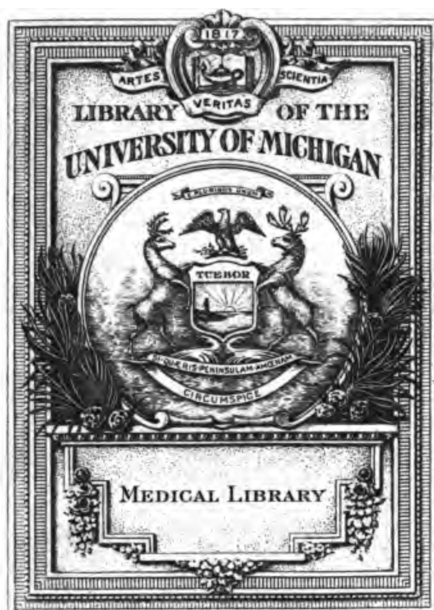

Google



LES PHARMACIENS

DEVANT

L'HOMOEOPATHIE

ET

L'ALLOPATHIE DEVANT LES PHARMACIENS

SUIVI

D'une note sur la 4e édition du *Traité de Pharmacie* de M. Soubeiran;

PAR

LE FRÈRE ALEXIS ESPANET
Auteur de la *Clinique de Staouëli*, du *Testament d'un Médecin*, etc.

Quid verum atque decens curo et rogo.
(HOR.)

PARIS
CHEZ J.-B. BAILLÈRE
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE
19, RUE HAUTEFEUILLE, 19
MONTÉLIMAR
CHEZ CHABERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR, GRANDE-RUE

1853

LES PHARMACIENS

DEVANT

L'HOMŒOPATHIE

ET

L'ALLOPATHIE DEVANT LES PHARMACIENS.

Il n'est pas nécessaire, pour justifier la publication de cet opuscule, de rapporter les sévères recommandations que les premiers homœopathes faisaient aux pharmaciens d'Allemagne, sur le très-important sujet des médicaments hahnemanniens. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur les graves abus qui se glissent, en France, dans leur mode de préparation, dans leur conservation et dans leur dispensation, pour comprendre la nécessité où nous sommes, nous surtout qui habitons la province, de signaler ces abus, et de nous tenir en garde contre tout ce qui pourrait rendre impuissantes et nuisibles les armes excellentes avec les-

quelles nous combattons les maladies. Ces armes, fortes mais délicates, nous assurent les brillants succès que nos adversaires, les adversaires du progrès, ne peuvent plus nous contester; nous ne devons pas, par de lâches condescendances, les laisser briser dans nos mains, ni les exposer à la rouille de la négligence, ou aux dépréciations des faussaires.

Plusieurs confrères m'ont témoigné de vives craintes sur la valeur des médicaments puisés à diverses sources. L'un d'eux me disait, il y a quelques jours : « Je ne sais si j'ai jamais rien obtenu des médicaments de la pharmacie X... » Plusieurs sachant à quelle officine je puisais, m'ont prié de garnir leurs boites. Je les ai adressés à qui de droit. Depuis lors *ils réussissent beaucoup mieux*. Un grand nombre se plaignent; peu ont le temps de formuler publiquement leurs inquiétudes, et la plupart n'osent aborder franchement une question dans laquelle, malgré tous les ménagements, il faut dire des choses peu agréables au grand nombre.

Dépositaire de leurs confidences, partageant leurs craintes, ayant vu, constaté, touché aux doigts, comme eux et plus qu'eux, mille abus; ayant le loisir et la liberté d'écrire, je prends tous ces griefs sous ma responsabilité, je formule ces craintes en mon nom, je signale ces abus, j'invoque de tout mon pouvoir le concours de tous les homœopathes vrais et sérieux, et je me mets sous la sauvegarde de ma position indépendante et de mon zèle incontestablement désintéressé. N'ayant que le bien général en vue, je

ne veux froisser les intérêts légitimes de personne ; je ne veux déverser le blâme sur aucun nom propre ; mais je dois à l'homœopathie, je me dois à moi-même, je dois aux malades, à la société entière, de dire hautement la vérité, et je la dirai sans exagération comme sans faiblesse.

§ I.

Le pharmacien fut, c'est-à-dire, dut toujours être l'homme de confiance du médecin et du malade; mais aujourd'hui, l'homœopathie, en rendant cette confiance illimitée, exalte considérablement son rôle. Pour le médecin homœopathe, il n'y a plus aucun moyen de surprendre une fraude, plus de réactifs capables de décéler le médicament dans le plus grand nombre des dilutions, plus de procédés qui nous affirment la pureté convenable des véhicules (1). Le pharmacien dispose

(1) J'engage les homœopathes à se munir d'un microscope qui leur attestera toujours la valeur de toutes les triturations et d'un bon nombre de dilutions. Le petit microscope *Stanhope*, du nom de son inventeur, grossissant 400 fois et plus, peut suffire le plus souvent. Ce joli petit instrument, construit sur le modèle de la goutte de rosée, ne coûte que 6 fr., et n'est pas plus gros qu'une bague à diamant. Il faut appliquer l'objet contre la face plane, à l'aide de quelques atômes d'eau pure, et approcher très-près de l'œil la face convexe.

souverainement du sort des prescriptions médicales ; il peut annuler les succès du médecin, jeter le doute sur sa doctrine, le priver du fruit de ses études, nuire à sa réputation, et, par-dessus tout, à ses malades. Que si le pharmacien est coupable envers l'allopathie quand il n'exécute pas en conscience des prescriptions qu'on peut contrôler chimiquement, quel sera donc son crime envers l'homœopathie qui n'a pour elle que le contrôle de la clinique !

Malheureusement ces crimes ne sont pas rares. Je ne sais s'il en est un seul parmi nous qui n'en ait pas constaté quelques-uns.

Un jeune médecin, nouvellement établi dans un chef-lieu de département, faisait des essais cliniques sur nos médicaments. Il tenait du célèbre professeur Risüeno-d'Amador, le conseil d'essayer des doses infinitésimales, de mettre à l'épreuve cette méthode « plus courte et plus sûre ». Muni d'une boîte de poche, il donnait lui-même les médicaments qui lui valurent quelques succès. Les pharmaciens de la ville, ayant appris quelle méthode il suivait, lui soumirent leur désir de se procurer les mêmes médicaments, s'il voulait bien se servir de leur ministère pour les dispenser. Le docteur fut ravi de cette proposition ; il l'accepta.

Sur ces entrefaites, il eut à prescrire une potion avec des globules de la sixième atténuation de *camomille*, chez une jeune femme, sèche, délicate, douée d'une extrême versatilité nerveuse, et affligée de pertes utérines. L'indication du médicament était si

claire, qu'un homœopathe ne pouvait douter de la guérison dans les vingt-quatre heures. Cependant, à la visite du lendemain, il trouva sa malade plus mal par l'effet de sa perte. Cette fois, il prescrivit une goutte de la première dilution du même médicament, qui n'opéra pas mieux. Il donna alors une dose, semblable à la première, qu'il puisa dans sa boîte, et la guérison s'en suivit en peu d'heures.

Le médecin, frappé autant qu'affligé de ce résultat, n'osa point se plaindre, mais il s'éloigna sans bruit de cet infidèle pharmacien. Il s'assura plus tard qu'un élève lui avait « joué ce tour », et qu'il s'en était vanté.

M. le docteur Béchet cite un fait qui lui est propre, et qui ressemble au précédent. Il s'agissait d'une prescription de *noix vomique* T. M., contre une névralgie de la face. Deux potions données par un pharmacien n'eurent aucun effet. Une troisième, prise ailleurs, guérit sans obstacle.

Un confrère digne de foi m'a rapporté cet autre fait. Un pharmacien s'était dabord montré fort exact et même scrupuleux; puis, il se négligea totalement: il prêtait complaisamment l'oreille aux ridicules déclamations de nos adversaires. Ces bons adversaires qui nous appellent des charlatans! Voyez un peu! Quant à moi, par exemple, un singulier charlatan! Sans dragons, ni musique, en vérité! N'est-ce pas insulter au bon sens français? Je m'arrête; je ne veux ni ne dois entrer dans la voie des récriminations. Ce pharmacien donc, s'ennuyant peut-être aussi de la simplicité de nos potions, en vint à se dire que nos

médicaments étaient sans action (1). Et, partant de cette idée qui taxait tous les homœopathes de men-

(1) L'infinitésimalité des doses est cause de l'incrédulité du plus grand nombre. On ne veut voir que des agrégats, on ne fait attention qu'à la force de cohésion, et l'on oublie l'individu moléculaire; on ne pense pas à la vie, à la propriété spéciale de l'atôme dont les lois sont à peine soupçonnées, et dont l'existence est un fait, mais un fait encore au-dessus de la science. L'action des infiniment petits, que nous constatons partout dans la nature, dont tant d'êtres sont victimes, on aime à la nier en thérapeutique, tant elle heurte les préjugés vulgaires! C'est le cauchemar des esprits à courte vue.

Mais elle a inspiré de si belles et de si hautes considérations; notre école est si riche en raisonnements et en faits sur ce sujet, que je me bornerai à rappeler quelques cas sur la divisibilité de la matière *appréciable aux sens*. Pour le reste, je puis attendre que quelque contradicteur me dise ce que c'est que la *matière* et l'*espace*, rien que ces deux petits mots à expliquer.

Le fil de platine de Wolaston, long de 3,000 pieds, ne pesait qu'un grain.

Il y a un million de globules rouges dans une goutte de sang humain d'un millimètre cube.

Il y a des animaux vivants qui ne sont pas plus gros, lesquels ont eux-mêmes leur sang avec ses globules, leurs muscles, leurs nerfs..... On a compté 900,000 coquilles dans un grain de tripoli.

Boyle a dissout un grain de cuivre avec l'ammoniaque; il a versé la dissolution dans 28,534 grains d'eau, et a trouvé qu'elle était entièrement teinte en bleu. Mais, comme un grain d'eau est la trente-sept dix millionième partie d'un pouce cube, la quantité d'eau teinte était environ de 10,500 pouces cubes; or, dans chaque petite goutte d'eau visible, il se trouvait une partie de cuivre dissout, et, d'autre part, il y a dans un pouce cube 216,000 parties perceptibles à l'œil; il s'ensuit donc qu'un grain de cuivre peut être divisé en 22,738,000 parties visibles.

songe, il ne livra plus guère à ses clients que de l'eau pure, des globules et des capsules de sucre inerte. Le médecin qui les lui adressait s'en aperçut et se tourna vers un autre pharmacien. L'infidèle ignore encore la cause de cette détermination; il pourra l'apprendre ici.

En 1851, à peine eus-je quitté l'Algérie et posé le pied sur le sol de notre patrie, que je me vis atteint d'une fièvre intermittente très-opiniâtre, qui se compliqua rapidement de diathèse paludéenne et enfin de dyssenterie. Je voyageais dans le Nord, je n'avais aucun médicament hahnemannien et n'étais pas à portée d'en avoir. Les pharmaciens me trompèrent indignement pour plusieus demandes de triturations de *quinine* et d'*arsenic*. Je pris alors le parti de les faire moi-même, et la guérison ne se fit pas attendre.

C'est dans ces circonstances que je crus un jour devoir ne pas me faire connaître, pensant ainsi être servi plus exactement. Je me donnai comme un colon de nos possessions africaines, qui venait prendre l'air natal. Mon visage défait ne me démentait pas. Je dis tenir la formule que je présentai, d'un médecin d'Alger qui guérissait bien et vite. Le pharmacien y reconnut l'homœopathie et me fit une dissertation d'une savante ignorance pour me prouver que « c'était des bêtises ». Mon remède ne fut pas meilleur, on s'était servi de sucre ordinaire qui n'était que grossièrement pulvérisé.

Le pharmacien qui veut jouir de notre confiance, nous doit désormais plus que de vaines paroles et d'insolents étalages. Il nous le faut d'une réputation intacte, point cupide, homme de science plus que de

négoce, ami de l'ordre et de la propreté, apte aux menus détails. Il doit être convaincu de la vérité de notre doctrine, et disposé à lui faire des sacrifices de temps et, s'il le faut, d'argent. Il doit enfin nous offrir des garanties très-sérieuses.

Tout homme faible qui tient également à l'allopathie (1) et à l'homœopathie, manque de conviction en matière grave. Sa fidélité et sa bonne foi étant problématiques, on peut lui adresser cette parole qui n'est pas équivoque : « Qui n'est pas pour nous est contre nous » ! Quand nous accorderions aux tièdes et aux indifférents les intentions les plus droites, ils n'échapperaient pas aux inconvénients de leur fausse position, et nos remèdes n'en seraient pas plus à l'aise dans l'atmosphère de l'allopathie. Je sais bien que, de leur part, les promesses ne manquent pas ; ils en font tous, mais il n'y a pas lieu de s'y fier. Un industriel de cette espèce trouva moyen de m'endormir sur son compte pendant une année ; il m'assurait chaque mois qu'il allait s'occuper sérieusement d'homœopathie, s'abonner à un journal de notre école, se procurer des livres ; mais il ne tenait jamais parole. Ces amphibies ne peuvent savoir à quoi ils s'engagent, avec leur ignorance qu'ils ne veulent pas vaincre et les préjugés qui se sont incarnés en eux. On se tromperait de croire qu'ils seraient exacts observateurs des préceptes de notre pharmacodynamie. On a vu des pharmaciens

(1) L'allopathie. Ce mot n'est pour moi, comme pour tout le monde, qu'un terme de convention qui désigne l'école officielle.

actifs et consciencieux qui, après avoir promis de tenir et de délivrer des médicaments homœopathiques, ont ensuite refusé de le faire, parce que ayant mieux connu la nature de leurs obligations, ils ne se croyaient pas capables de remplir toutes les conditions exigées par le nouvel art; et cependant il ne s'agissait point, pour eux, de préparer ces médicaments, mais seulement d'en faire la dispensation.

Ecoutons une autre autorité : M. Yvan, de Digne, se préoccupant de ces questions dans un mémoire inséré dans la *Bibliothèque homœopathique de Genève*, en 1832, s'exprimait en ces termes :

« Le pharmacien, lui-même, exécûtera-t-il avec exactitude les détails minutieux prescrits par Hahnemann, surtout dans la préparation des antipsoriques? J'en doute. Pour beaucoup certainement ce sera une affaire de conscience, et dès lors les préparations faites sous l'influence de ce mobile seront valables; mais beaucoup d'autres aussi, qui répudieront leurs études physiques et chimiques, qui n'auront pas la conscience des phénomènes qui peuvent s'opérer dans un corps par la trituration, ne feront que le simulacre de ces opérations. Je le dis avec conviction, je ne serai pas étonné de beaucoup de résultats négatifs qui seront signalés (1). Dans cette circonstance, il faut, nous ne

(1) Ces résultats négatifs ont très-probablement découragé plusieurs médecins, et valu plus d'une épithète injurieuse à l'homœopathie. C'est à de mauvais médicaments que nous les devons : il est donc du devoir de tout homœopathe animé d'un bon esprit de flétrir toute négligence posologique, toute malver-

saurions trop le dire, que le pharmacien, lorsqu'il sera chargé de la préparation, ait le sentiment de son œuvre : il doit apprécier sa mission comme un mandat sacerdotal. »

Ainsi parlait, il y a déjà vingt ans, un praticien consciencieux, un homme de talent.

sation pharmacodynamique, de faire une guerre implacable à des abus plus capables qu'aucun autre de ruiner la médecine exacte, l'homœopathie.

M. Mille, médecin homœopathe, exerçant à Alger, lorsqu'il débutait dans la méthode hahnemannienne, me pria un jour de voir un malade de trente-six ans, venant de France et atteint d'une gastro-entérite chronique, avec selles sanguinolentes et glaireuses, ténesmes, grand accablement, émaciation et infiltration séreuse sous-cutanée, teint blafard..... présentant, en un mot, les indications précises du *mercure*. La maladie datait de neuf mois. — Donnez le mercure, lui dis-je. — J'en ai donné plusieurs fois ; il n'a rien fait. J'ai donné aussi la *noix vomique* et d'autres médicaments sans plus de résultats. Je suis désolé. — Votre mercure ne vaut rien, bien certainement ; je vous en enverrai de Staouëli.

A quinze jours de là, revenant de l'hôpital du Dey, je vis M. Mille ; il était content. — Comment va votre malade? — Guéri, guéri !... Il avait déjà jeté tous ses médicaments et il les renouvela à bon escient.

Que les homœopathes n'oublient donc jamais qu'ils ont droit à tous les triomphes, à des cures comme miraculeuses, à des prodiges thérapeutiques, quand ils sont studieux, qu'ils ont d'excellents médicaments, et qu'ils les emploient dans les cas les plus homœopathiques ; qu'ils n'oublient pas que, même dans les cas incurables, ils doivent constater des effets palliatifs ou quelquefois uniquement pathogénétiques, mais enfin des effets, au moins dans le très-grand nombre des cas ; je sais qu'il est des sujets torpides, réfractaires ; mais, même dans ce cas, il y a souvent moyen d'exciter la réceptivité.

Quant à ceux qui nous tiennent pour ennemis, et se constituent dans un état d'hostilité ouverte, *comment peut-on confier aux adversaires naturels de l'homœopathie le soin de préparer les armes qui doivent en démontrer le mérite et bientôt en assurer le triomphe?* (Jahr). Vis-à-vis de ceux-là, l'hésitation et le doute ne sont pas permis; nous les rejetons tous. Des hommes qui croient être conciliateurs voudraient ménager et encourager les pharmaciens *mixtes* sans distinction. A notre avis, il faut le faire avec grande circonspection, leurs pharmacies nous paraissent de plus en plus suspectes.

Pour un grand nombre de propriétaires elles sont une pure question d'argent. Quelques-unes sont régies par la femme ou par un élève inexpérimenté. Par économie, par paresse ou pour tout autre motif, ils emploieront de vieilles bouteilles. Allez donc exiger que, ne se rendant pas compte de nos prescriptions, ils les suivent exactement, et ne délivrent que des fioles parfaitement neuves et propres, de l'eau convenablement distillée, des médicaments bien purs! Plût à Dieu que leurs doigts ne fussent point parfumés de café et de tabac, de créosote et de copahu! C'est, avouons-le, un dur pis-aller, une pénible nécessité que ces « maisons de tolérance »; car enfin il en faut; il en faut partout où ne se trouvent qu'un ou deux médecins homœopathes.

C'est une chose vraiment déplorable, me disait un jour un visiteur qui a beaucoup vu et qui sait beaucoup, c'est une chose déplorable et très-nuisible que la façon dont se fait la pharmacie homœopathique en beaucoup

d'endroits; mais ce qu'il y a de plus déplorable encore et de plus nuisible, c'est la facilité avec laquelle certains médecins, par un motif ou par un autre, donnent leur confiance ou leur patronage à des pharmaciens *mixtes* (1). Et à ce sujet, il me demandait ce que je pensais d'un avis qu'il venait de lire sur la couverture d'un journal homœopathique que j'avais sur la table; cet avis est conçu en ces termes :

« MM. les pharmaciens homœopathes, abonnés à..., qui désireront faire annoncer dans chaque numéro les médicaments homœopathiques qu'ils possèdent, devront nous en adreser la demande franco, avec le témoignage de deux praticiens homœopathes connus, qui se porteront garants de la bonté de leurs préparations. »

J'en pense, répondis-je, ce qu'en penseront tous ceux qui connaissent le bon et le mauvais côté de la

(1) Il est quelques exceptions, et je suis heureux d'en citer une. Je viens de recevoir une lettre du Dr Feuillet, notre collégue à Alger, où, après avoir fait le récit de plusieurs guérisons qui sont de véritables triomphes pour l'homœopathie, il continue ainsi :

« Aux causes probables, soit de mes insuccès, soit de la longueur de certains traitements, je devrais ajouter la qualité à coup sûr inférieure des médicaments vendus par M. ***. Ce pharmacien a puisé sa collection à une mauvaise source, c'est M. X..., de Paris, qui l'a fournie; or, X... n'est qu'un marchand, il n'est pas homœopathe.

« Tout récemment un autre pharmacien a acheté une belle et nombreuse collection frappée au bon coin, il s'est approvisionné chez M. Catellan, et j'ai obtenu avec ces médicaments des résultats que j'avais en vain demandés à ceux de M. *** dans les mêmes circonstances.

chose. Cet avis est inutile, eu égard aux garanties réelles qu'un pharmacien ne peut donner qu'en identifiant son sort, comme le médecin, à celui de l'homœopathie. Il est dangereux, parce que les plus hardis, c'est-à-dire, généralement les moins dignes, obtiennent, en pareil cas, plus facilement les honneurs de la publicité. Je ne conçois un pareil avis qu'en ce qu'il pourrait s'adresser seulement aux pharmaciens *exclusivement* homœopathes; et de ceux-là, vous savez s'il y en a beaucoup et s'ils font gros bruit. Mais je tiens compte de ce qu'un journal doit à tous. Son rédacteur sait fort bien apprécier quel danger il y a à lâcher la bride aux industriels, et il s'opposerait le premier à cette invasion de nouveaux barbares; dans cette circonstance, il cherche sans doute à stimuler l'émulation, à encourager l'industrie honnête. (1)

Il gémit comme vous et moi quand il lit sur la doublure enluminée de certains livres, des annonces comme celles-ci : *Pharmacies homœopathiques domestiques com-*

(1) J'achevais cet écrit, quand m'est parvenu le numéro d'août de la *Revue médicale homœopathique* d'Avignon. Dans ce numéro, est inséré un article : *De la Méthode prophylactique*, où je n'ai pu taire mes sentiments à l'égard des *pharmacies mixtes* et des pharmaciens mus par *l'appât du gain*. Mon honorable ami M. le Dr Béchet, rédacteur de ce journal, cherche à combattre ma méfiance à l'endroit des pharmaciens timides, mixtes, souvent sans convictions, qui nous offrent leurs médicaments douteux avec une certaine avidité. Cependant, il *partage entièrement mon opinion;* il ne proteste qu'en faveur de *plusieurs établissements qu'il connaît; la probité de leur chef et les guérisons obtenues chaque jour par les prescriptions qui y sont exécutées,*

plètes, à..., *chez X*... — *Petites pharmacies de poche*, à 15, 50, 120 fr., *chez X*... — *Boîtes prophylactiques*, *chez X*... — Il faut noter, pour la parfaite intelligence du texte, que les pharmaciens qui s'affichent ainsi, sont, à peu près, des plus médiocrement spéciaux, des plus faiblement homœopathes, des plus réellement *mixtes*. ET MALHEUREUSEMENT TOUT LE MONDE NE LE SAIT PAS. Ceux-là n'auraient, je pense, pas grand'peine à trouver deux médecins pour attester leur SPÉCIALITÉ. Quant à moi, je m'en chargerai volontiers, à ma manière.

Ce qu'il faudrait à ces pharmaciens, toujours prêts à rire entr'eux comme les augures, ce qu'il leur faudrait, je vais le leur dire : un peu d'*étude*, une *conscience* non vénale, une *bonne profession de foi* homœopathique et le *bilan* solennel de leur officine.

On ne comprend pas assez, je voudrais le répéter à chaque page, on ne comprend pas assez combien il importe d'avoir de bons médicaments, et combien d'in-

lui paraissent des motifs assez puissants pour le porter à défendre ces pharmaciens, contre mes attaques, dirait-on ; mais non, puisque je n'en attaque aucun : j'expose des faits, je discute les raisons qui m'obligent à prendre la défense de l'homœopathie menacée de discrédit, d'impuissance et de ruine, par les pharmacies mixtes, en général, de prendre la défense des établissements spéciaux, des pharmacies offrant toutes les garanties désirables. Ici, d'ailleurs, le plus sûr est certainement le meilleur; et les médecins homœopathes qui hésiteraient à partager, avec M. Béchet, l'opinion que j'établis, feraient preuve d'une bien triste indifférence...

Hélas ! et nous avons besoin de tant de certitudes, de tant de garanties !

succès et de désappointements nous vaut notre négligence à ce sujet. Les médecins homœopathes semblent ne pas soupçonner que les médicaments sont la base de notre édifice. Ils en acceptent de toutes les mains, sans s'inquiéter en rien de la pureté de leur source. L'insuccès arrive, mais ils ne s'en aperçoivent pas, ou s'ils le constatent, ils se hâtent d'accuser *l'insuffisance du moyen*, c'est-à-dire, de la doctrine. Les plus modestes s'en prennent à leur inexpérience. Aucun ne songe ordinairement à mettre en cause l'impureté, l'infidélité de l'agent qu'ils ont employé, ou des véhicules qui ont servi à l'administrer.

On commence à voir, sans doute, combien est délicat le sujet dont je m'occupe. Bien des personnes qui, jusqu'à présent, n'en avaient nul souci et ne se doutaient pas de son importance, vont ouvrir les yeux, et se convaincre, comme moi, de la pénurie où nous sommes de pharmaciens dignes de toute confiance et de médicaments éprouvés.

Cette pénurie est une source d'alarmes pour le médecin qui ne peut s'assurer si le pharmacien ne se fait pas un jeu de ses prescriptions. MM. Jahr et Catellan, dans la *Nouvelle pharmacopée homœopathique*, s'expriment sur ce point en ces termes : « Hahnemann, si méfiant et si sévère vis-à-vis des pharmaciens *mixtes*, n'hésita pas à donner à des établissements *spéciaux* son entière confiance. Il avait compris que ceux qui se vouaient sans réserve à la pharmacie homœopathique s'associaient tout naturellement aux destinées de sa découverte, et devenaient, par leur

position même, intéressés à fournir des médicaments consciencieusement préparés. » Il est évident, en effet, que nous ne pouvons trouver une sécurité complète, absolue, que dans la *spécialité*.

Quel médecin homœopathe n'a pas été fatigué et ne l'est pas encore trop souvent en face de l'incertitude que nous créent ces deux questions toujours pendantes : Vais-je dispenser moi-même les médicaments? Et alors surcroît d'embarras et de responsabilité, d'une part, et de l'autre, impossibilité de varier assez ses prescriptions; réduit aux globules et aux petits paquets, s'il est assuré de la valeur de ses médicaments, il ne l'est pas du tout de la pureté des véhicules, car il sait que ses recommandations aux malades sont rarement observées. Après tout, il sera justement accusé de léser les intérêts des pharmaciens, et demeurera en proie à tous les genres de tracasseries. — Ou bien : Me fierai-je à tel ou tel pharmacien, plus ou moins *mixte?* En ce cas ses inquiétudes ne sont pas moindres, à moins qu'il n'ait acquis personnellement toutes les garanties désirables. Toutefois, ce dernier procédé est préférable en principe, et nous devons en chercher la réalisation; car le médecin voit sa tâche allégée, il peut varier ses prescriptions, il acquiert plus de liberté à l'égard de ses malades, et sa dignité ne reçoit aucune atteinte. Et cependant, dans cette position, n'oublions pas le mot du poète : *timeo Danaos*. J'ai sous les yeux une ordonnance d'un médecin allopathe, prescrivant trois sortes d'eaux distillées aromatiques, de l'éther, et un sirop composé. Eh bien ! elle a été exécutée dans l'une des pharmacies

mixtes les plus bruyantes de Paris, par le pharmacien *mixte* le plus connu ; or, la fiole qui contenait ce petit monstre de médicament, portait, imprimés sur l'étiquette et gravés sur le verre, ces mots : *Pharmacie homœopathique spéciale* de X... Ce n'est pas le cas de dire : *ab uno disce omnes*; mais quel aplomb !

Que croyez-vous! Ces gens-là accusent les premiers l'homœopathie, et c'est à elle, ce semble, de se disculper. Elle est, disent-ils, peu favorable aux intérêts du pharmacien. Et, partant, il faut que les malades soient purgés, médicinés, drogués... Partant, il est absurde de guérir à bon marché, et surtout par des globules : il faut des comptes d'apothicaires, et l'homœopathie ne s'y prête pas. Ce côté financier de la question excite peu nos sympathies. A nos yeux, les pharmaciens sont autre chose que des vendeurs de drogues et d'instruments de supplices.

Cependant, chacun vit de son état, et puisque le pharmacien doit vivre du sien, il est bon qu'il n'ignore pas que l'homœopathie ne porte aucun préjudice à un gain légitime, qu'elle le procure, au contraire, quand on s'y adonne entièrement. Elle ne supporte pas, il est vrai, un aussi grand nombre de pharmaciens, mais est-ce là un mal? Moins il y en aura, mieux ils seront choisis, et la petite modification qui en surviendra dans l'état social, ne suscitera pas de grands troubles. Combien de perturbations n'ont pas causé d'autres découvertes en ce siècle si fécond! La société ne s'en trouve pas plus mal.

Les pharmaciens homœopathes dépensent moins en

matière première, mais beaucoup plus en d'autres choses qui se paient et procurent un gain même plus réel. Ils ne vendent pas de grandes quantités d'opium, de mercure, de soufre..., mais ils vendent le temps, les soins, la propreté des véhicules. Au lieu de pilules, ils font des globules; au lieu de mixtures, des triturations; au lieu de sirops, des potions... Je dis qu'ils vendent le temps : au lieu de faire un mélange de poudres en un quart d'heure, ils mettent une demi-journée à bien faire une trituration... La pureté des véhicules exige des opérations longues et coûteuses : ainsi le sucre de lait du commerce qui entre chez eux au prix de deux francs le kilogramme, acquiert entre leurs mains une valeur plus que quintuple. En outre, il est des objets d'une haute importance dont ils ont seuls la dispensation; je citerai, par exemple, les collections souvent très-considérables pour les médecins de province ou de l'étranger éloignés de toute officine, et pour les pharmaciens qui, renonçant à toute manipulation, veulent se borner à la dispensation des remèdes homœopathiques; les petites pharmacies de poche; les boîtes contre le choléra; les boîtes destinées au traitement prophylactique, etc.

En un mot, industriellement, leur pharmacie est plus scientifique; commercialement, elle est plus productive; socialement, elle est plus digne.

Certes, le pharmacien dévoué à l'homœopathie doit trouver dans l'exercice de son art des bénéfices réels, et ces bénéfices eux-mêmes sont un garant de sa fidélité et de ses soins scrupuleux.

C'est ce qui n'est point assez compris même par les médecins. Je m'explique. Celui qui a touché tant soit peu à la préparation des remèdes homœopathiques, n'ignore point qu'il est une foule de sacrifices que le pharmacien doit savoir faire pour arriver, d'une part, à avoir un arsenal complet, et, d'autre part, à fournir des agents irréprochables. Ici, ce sont des bouteilles qui ont déjà servi et qu'il faut laisser de côté ou vendre au rabais; là, des bouchons fins dont on ne peut se servir qu'une fois, et des tubes qui ont contenu des globules et qu'on jette au lieu de s'en servir de nouveau; plus loin ce sont des médicaments qui ont vieilli et qu'il faut renouveler. Et puis, combien de substances rares telles que le *lachesis*, le *crotalus*, le *cistus canadensis*, etc., qu'on ne se procure qu'à grand'peine et qu'on n'achète qu'à grands frais! Je le demande, le pharmacien pour qui l'homœopathie n'est qu'*une chose accessoire*, ou celui dont les bénéfices sont insuffisants, prendra-t-il tous ces soins, fera-t-il toutes ces dépenses? Evidemment non; il ne le pourrait pas. Les bouteilles vieilles, il les emploiera de nouveau après les avoir lavées en compagnie de celles qui ont contenu de l'éther, de l'huile de ricin, etc.; les substances altérées par le temps, il les gardera, ne pouvant faire les frais du renouvellement; et comme une négligence en appelle une autre, il prendra le SUCRE DE LAIT chez le droguiste, à côté du girofle et de la canelle; il demandera des GLOBULES INERTES au confiseur qui les prépare toujours avec des solutions de gomme impure, avec des débris de sucre aromatisé de mille façons, et avec l'amidon du commerce; il rectifiera l'ALCOOL

(s'il le rectifie) dans l'alambic qui servait la veille au sirop anti-scorbutique ou à l'eau de fleurs d'oranger; quant aux substances rares dont je parlais tout-à-l'heure, ne les lui demandez pas.

Menus détails! direz-vous; il n'y a pas de menus détails en si grave matière, et lorsqu'il s'agit de médicaments qui échappent à tout contrôle et défient toute analyse.

Ces considérations seront-elles comprises par tous? Nous le désirons, mais nous n'osons l'espérer du grand nombre. Dans ce siècle positif, comme l'on dit, égoïste, devrait-on dire, on veut travailler peu et gagner beaucoup. De l'or, toujours de l'or, par tous les moyens! *Exécrable* soif de la fortune! *Auri sacra fames!* Combien tu rabaisses, tu ravales l'homme!

Et pourquoi donc nous indigner contre cette plaie inguérissable de notre temps? Tout a été soumis au calcul, et le dévouement s'escompte à beaux écus sonnants. Comment un médecin, un pharmacien, seraient-ils des hommes de sacrifice, d'abnégation, lorsqu'on prétend être quitte envers eux avec de l'argent, lorsqu'on s'imagine payer leur science, leurs veilles, leurs soins, leurs sollicitudes, leur responsabilité, par quelques misérables pièces de monnaie. Ils marchent et progressent avec leurs contemporains; ils en donnent à chacun pour son argent. Doivent-ils faire plus?

Me voilà, je crois, faisant de la misanthropie. Allons donc! La science, la vertu, le dévouement ne sont-ils pas toujours récompensés? Je reviens donc tranquillement à mon sujet.

L'homœopathie ne nuit aux intérêts des pharmaciens sous aucun rapport ; ce qui leur nuit, le voici : c'est qu'ils hésitent trop à embrasser la nouvelle pharmacopée. Dans cette indécision, ils ne donnent pas, ils ne sauraient donner des gages de leur sincérité, de leur exactitude. En conséquence, on se passe d'eux autant qu'on peut. Comme ils n'appartiennent ni à une école, ni à l'autre, il n'est pas étonnant de les voir quelquefois peu estimés des deux ; personne ne s'appuie sur des roseaux flexibles. C'est tout au plus si le médecin homœopathe confie à ces pharmaciens ses prescriptions de teintures-mères. De quoi sont-ils victimes, sinon de leurs méticuleux calculs !

Ici se présente une question qu'il faut résoudre, car elle est grave et presse tous les médecins homœopathes. Comme nous n'avons pas l'habitude de dissimuler notre pensée, nous poserons cette question et nous nous expliquerons sans détour.

Un homœopathe qui exerce dans une ville où un seul pharmacien se montre digne de sa confiance, peut-il consciencieusement lui envoyer ses malades, même au détriment des autres pharmaciens?

Voici notre réponse : Non-seulement il le peut, mais *il le doit.*

En effet, son but étant la guérison du malade, il doit prendre les moyens les plus sûrs de l'atteindre ; en ne le faisant pas, il manquerait gravement au premier de ses devoirs. Pourquoi serait-il obligé envers les pharmaciens à des égards qu'ils n'ont pas eux-mêmes pour sa doctrine? Et, d'ailleurs, le malade demeure toujours libre,

à ses risques et périls, de choisir l'officine qui lui convient, si le médecin consent à continuer son traitement. Un médecin homœopathe, en ne donnant aucun conseil à ceux dont il a la confiance, en ne leur enjoignant pas de s'adresser à un pharmacien sur l'exactitude et le zèle duquel il peut compter, compromettrait à la fois sciemment les intérêts de son client et ceux de notre belle doctrine. Du reste, les motifs qui peuvent engager à tenir une conduite contraire à celle que nous avons tracée, sont puisés dans les convenances sociales, dans l'intérêt personnel, dans le désir d'acheter la paix à tout prix, et ne sont pas avouables : ils ne sauraient exercer aucune influence sur des intelligences éclairées et sur des volontés fortes et énergiques.

Les pharmaciens qui ont le courage de se décider franchement, identifient leurs intérêts à ceux des médecins, à ceux de la doctrine; leur mérite et leur dévouement ne tardent pas à être appréciés.

Il est pénible de n'avoir à leur proposer qu'un SEUL exemple dans notre France pourtant si grande et si éclairée. Mais cet exemple en vaut mille. On se repose agréablement à le considérer; et, pour ma part, j'y trouve une compensation bien douce au serrement de cœur que me fait éprouver le spectacle des abus dont je me plains douloureusement.

« Le premier et le seul en France depuis dix-huit ans, M. Catellan s'occupe exclusivement de pharmacie homœopathique » (Jahr). Cet homme remarquable, qui ne jette pourtant au public ni annonces, ni voyageur, vit l'homœopathie française à son berceau; il

étudia, il comprit l'avenir de cette doctrine, et, aussitôt, jaloux de ses progrès, désireux de fournir à tous ses partisans des armes irréprochables, il leur consacra son temps, ses efforts et ses facultés; il ouvrit à Paris une pharmacie *exclusivement* homœopathique.

Rien ne lui a coûté pour se montrer et se tenir à la hauteur de sa mission. Il n'a reculé devant aucun sacrifice. Peut-être, dira-t-on, son intérêt l'a porté à devancer toute concurrence. Son intérêt! Mais ne sait-on pas qu'à cette époque, Paris comptait à peine trois ou quatre homœopathes qui se tenaient dans l'ombre, doutant de l'avenir, et courbant silencieusement la tête sous le poids des anathèmes qui tombaient sur eux du haut de toutes les chaires. Eh bien! il a commencé, poursuivi, achevé sa tâche envers et contre tous, malgré l'envie, à travers les fluctuations qui atteignirent dans son développement une doctrine honnie et persécutée.

Et quand je parle de M. Catellan, c'est pour simplifier le discours, c'est MM. Catellan que je devrais dire. Après avoir été pendant douze ans le collaborateur de son frère, M. Charles Catellan a fondé une officine *exclusivement homœopathique*, dans un des quartiers les plus populeux de Paris. Cet établissement rivalise, sous tous les rapports, avec celui de la rue du Helder; c'est le même soin, le même zèle, le même devouement; ils portent le même nom, marchent courageusement dans la même voie, et méritent par conséquent les mêmes éloges.

L'on comprend le bonheur d'un homœopathe dévoué qui salue dans M. Catellan l'une des colonnes de l'ho-

mœopathie, qui le désigne avec certitude comme un noble exemple, qui signale à tous son expérience consommée, sa précieuse collection de médicaments, la plus parfaite et la plus riche. On comprend que je sois heureux de rendre hommage à son dévouement : il a bien mérité de l'homœopathie; son éloge ne doit avoir aucune restriction, en face de tant de tièdes; il n'est ici qu'une justice, peut-être tardive, mais que l'honneur et le devoir m'obligent à lui rendre et m'imposent rigoureusement.

Si, près de lui, ou loin de Paris, mes yeux pouvaient se reposer sur un établissement semblable au sien, j'aurais à le juger ou à lui faire sa part de louanges. Mais, ô honte! personne ne l'a encore imité même grossièrement. Je le dis sans redouter de contradicteurs. Que signifient donc ces doutes, ces insuccès dont plusieurs se plaignent, alors qu'ils tiennent, pour la plupart, leurs médicaments d'ennemis cachés ou d'indifférents? Que signifient ces annonces et ces petits moyens par lesquels je vois certains pharmaciens attirer sur eux les regards, et, s'ils le pouvaient, la confiance? Ils ont véritablement fixé l'attention de plusieurs et la mienne; ce qui m'oblige à leur dire : Méritez par vos actes et vos convictions que l'on se fie à vous! Croyez-vous donc que nous supporterons toujours la tutelle de l'allopathie? Ou bien avez-vous reçu quelque nouveau billet de faire part qui vous convoque aux funérailles de l'homœopathie?

Allons donc! Fiez-vous à elle, si vous voulez qu'elle se fie à vous; et ne soyez point étonné que M. Catellan, qui, dès l'origine, a montré cette confiance que nous

attendons vainement de vous, soit appelé chaque jour à fournir des médicaments non-seulement en France, mais en Amérique, en Asie, et dans nos plus lointaines missions, à tous ceux qui veulent être sans inquiétude sur la valeur des agents qu'ils emploient.

Je suis loin de vouloir nuire à sa prospérité, mais je ne puis ne pas exprimer le souhait de voir surgir des pharmacies comme la sienne, au moins dans nos principales villes de France. Puisse-t-il être bientôt imité à Marseille, à Lyon, à Bordeaux, à Lille, à Rouen!... Le bien général avant tout, N'est-ce pas une honte pour nous que Lyon, cette ville qui se dit la seconde de l'Empire, ne possède qu'une pharmacie MIXTE! Une pharmacie où l'on vend, à la vérité, de jolis bijoux de boîtes, mais où l'homœopathie, effacée par sa rivale, reléguée dans un appartement, semble être servie à la dérobée et exercée par contrebande. Oui, c'est une dérision et une honte, puisque Lyon compte dix médecins homœopathes qui, peut-être, ne se fient pas à leur pharmacien, ce que prouverait leur funeste habitude de donner les médicaments eux-mêmes, mais qui s'y fieraient, si ce pharmacien faisait preuve de convictions solides.

Après tout, qu'y aurait-il donc de si difficile à ces médecins de faire organiser et dignement desservir une officine *spéciale!* L'un d'eux m'exprimait naguère ses doléances, ses découragements. A qui la faute? Vous dormez, et vos adversaires veillent; vous vous préoccupez de votre repos, de vos intérêts, et l'occasion passe, le temps s'en va, les abus se multiplient et s'enracinent.

Avez-vous oublié les sages avertissements de Starke?

Ce praticien expérimenté, passant en revue les précautions minutieuses indispensables pour une bonne préparation des médicaments et pour leur conservation, démontre qu'il est impossible à un pharmacien non dévoué de nous satisfaire à cet égard. Il ajoute même qu'un médecin un peu occupé ne peut s'en acquitter exactement lui-même.

Mais revenons à l'agréable et consolant spectacle que nous donne le bel établissement de M. Catellan.

Il a banni de son officine tout médicament allopathique, et jusqu'aux substances plus ou moins inertes, telles que cérat, fleurs de mauve, etc., que l'on emploie tant. Son enseigne porte ces mots : *Pharmacie spéciale*. La devanture est d'une belle simplicité; les glaces n'en sont point ornées des affiches dorées de Regnaud et compagnie; on ne voit point derrière elles ces bocaux traditionnels d'eaux vertes, d'eaux rouges, d'eaux bleues; ces bandages en espalier, ces pois d'iris et ces boîtes en quinconce, ces pyramides de curiosités départementales (1). Sa pharmacie est un véritable temple

(1) Un caractère distinctif du vrai homœopathe, c'est la gravité, la prudence, la logique, c'est l'éloignement de tout ce qui peut sentir le charlatanisme, ajoutons tout bas de l'allopathie. C'est probablement pour cela que tant de doctes censeurs ne pouvant sans imprudence discuter nos principes, pouvant moins encore les foudroyer, y suppléent aux yeux des simples par ces mots : « Ce sont des charlatans ». O aimables critiqueurs! vous avez peur de ce reproche. Honni soit qui mal y pense. S'il n'y en avait pas d'autres à vous faire, nous pourrions donc fraterniser! *Quantum distat !*

homœopathique, par son ensemble de beauté grave qu'augmente encore la présence continuelle de quatre élèves, dignes de ce lieu par la distinction de leurs manières et la sévérité de leur maintien. Ces élèves font les potions et dispensent les médicaments sous les yeux de tous; mais quand il s'agit de composer des boîtes, de faire des préparations officinales, les élèves préparent tout, étiquettent tout, et c'est M. Catellan lui-même qui imbibe les globules, qui transvase, qui remplit les flacons; car il est responsable, et il prend les moyens les plus sûrs d'éviter des oublis ou des erreurs le plus souvent irréparables.

Il est digne de la curiosité et de l'émulation de nos pharmaciens d'aller près de lui pour être témoins de la manipulation, pour s'instruire de ses détails, pour étudier les meilleurs procédés opératoires.

Le jury d'inspection visite chaque année cette pharmacie modèle. Le célèbre Orfila, à sa tête, a rempli plus d'une fois cette mission, et, nous devons le dire, il n'eut jamais pour M. Catellan que des paroles bienveillantes. Il honorait en lui le caractère probe et ferme, les convictions profondes.

Bien qu'en d'autres circonstances, Orfila ait oublié ce qu'il se devait à lui-même, par esprit de corps, sans doute, en se montrant homme étroit et partial à l'égard de l'homœopathie (1), il a néanmoins généralement

(1) L'exemple suivant ne sera peut-être pas inutile. Un jeune docteur en médecine, allemand, de la plus belle espérance, venait de mourir. Des soupçons s'étant élevés sur les causes du

fait preuve d'indépendance et de droiture comme Lordat et les hommes qui se respectent. La plèbe des médecins et des pharmaciens diffère de ces hommes éminents par les transports irréfléchis de ses préjugés, par les invectives qu'elle nous jette. Mais les injures les plus grossières, les calomnies enfantées dans les cœurs ulcérés par l'envie ou gâtés par l'orgueil, n'atteignent pas plus l'homœopathie, que les impuretés d'un cloaque n'altèrent les brillants rayons du soleil.

Je ne dois pas prendre occasion de ces tracasseries pour sortir de mon sujet, mais bien pour faire sentir la nécessité où nous sommes de veiller sur nous. Certains

décès, on exhuma le cadavre. Des experts furent nommés, et on découvrit dans les viscères digestifs des oxides métalliques. L'infortuné était donc mort empoisonné. Un autre étranger, licencié en droit, fut accusé de ce crime, et traduit devant la cour d'assises de Dijon.

Pour se défendre, il rejeta ce malheur sur le traitement homœopathique auquel Schneider, ainsi se nommait la victime, avait été soumis par un médecin homœopathe. C'était se jeter dans une fausse route, car nos médicaments, tout le monde le sait, ne contiennent pas, d'une manière appréciable aux sens, la substance dont ils possèdent les propriétés médicales. L'homœopathie eut donc facilement les honneurs du triomphe; et, dignement représentée par deux de nos confrères, elle éleva la voix pour se faire mieux connaître.

Toutefois, nos adversaires, aveuglés par la passion, ne voulurent pas laisser passer cette circonstance sans nous calomnier. Dans un rapport, sur la mort de Schneider, fait à l'académie de médecine, son doyen, M. Orfila, nia la mort par empoisonnement et l'attribua à une fièvre typhoïde. La guérison aurait eu lieu inévitablement (cet « inévitablement » est admirable), ajouta-t-il, si l'on avait employé la méthode médicale ordinaire.

abus, qui tendent à nous diviser, se sont glissés dans nos rangs. Ils ont attaqué spécialement les pharmaciens, mais les médecins sont loin d'en être exempts; faire l'énumération de tous ces abus serait fastidieux; je n'en signalerai plus que quelques-uns, qui regardent également les personnes étrangères à la pharmacie.

J'ai vu des gens conserver quelques globules dans un papier, depuis un an, et attendre, sans inquiétude sur leur valeur, le moment de les employer. Beaucoup tiennent à posséder une collection *per fas et nefas*. On fait des échanges frauduleux, on se fie au premier venu.

Moi-même, j'avais donné un petit flacon de teinture-mère de *laurier-rose* à une personne instruite et sé-

(Les saignées? les toniques? les vésicatoires? les évacuants? Laquelle, enfin?) L'impuissance de l'homœopathie avait laissé périr ce jeune et intéressant docteur. Les journaux de la coterie se firent les échos de cette accusation. On devine quel bruit!

Or, M. Orfila, homme à peu près sans pratique médicale, habile, je pense, en chimie, où avait-il pris le droit d'émettre une opinion opposée à celle d'experts assermentés? Ces experts étaient donc des ignorants ou des parjures. Quelle outrecuidance! *Scientia inflat!* Il est utile de dire qu'à ce propos, M. Orfila avait trouvé moyen de présenter une observation détaillée de la fièvre typhoïde du malheureux. Mais comment expliquer la présence du poison dans les intestins? Petite difficulté pour un Doyen. Il vient des terrains dans lesquels le cadavre a été inhumé. Ecoutez encore : Ce poison a traversé d'abord le cercueil, puis les tissus extérieurs, et il est allé se fixer dans les intestins, sans laisser de traces sur son passage!!

Et cela a été dit devant l'académie de médecine; la docte, la sage assemblée! Et cela a été imprimé, répété, colporté, jusqu'à parvenir à un pharmacien, sergent des sapeurs-pompiers à N..., qui me l'objectait sérieusement.

rieuse; j'en reçus, peu après, le même flacon contenant des globules de la trentième dilution de *pulsatille*. Je jetai tout; et cette personne en fut blessée; elle avait, disait-elle, lavé le flacon avec l'esprit-de-vin ! Maintenant, je ne me borne pas à condamner ces échanges, je les proscris absolument, en ce qui me concerne.

Je connais quelqu'un qui verse les globules dans sa main et les distribue comme de la manne bénite, avec ces paroles invariables : « fourrez-moi ça sur la langue. » Héring peut le conseiller, mais cela n'ôte rien à l'inconvenance d'un procédé, pour le moins hasardeux. Pour ces gens-là, le globule est un être mystérieux, doué d'un pouvoir occulte qui se manifeste quand même. D'après leurs idées, il faudrait dire d'une potion qu'elle est de la force de trois, de cinq, de vingt-cinq globules !...

Je crois plutôt que bien des globules sont rendus inertes par mille défauts de précautions. Considérez quel alcool suspect ou évidemment impur emploient certaines personnes, pour faire des dilutions, quels flacons à goulot rugueux et quels bouchons tarés sont mis en usage. J'ai vu de ces dilutions remplies d'une poussière grise et noire qui en troublait la transparence à la plus légère agitation. J'en ai vu qui avaient été faites simplement à l'eau de pluie, jusqu'à la dernière, la seule où l'on eût employé, le croira-t-on, le *trois-six du commerce !*

Beaucoup font leurs atténuations au dixième, au vingtième, ou même sans mesure. D'autres les font par dix : une goutte de teinture-mère dans une once d'alcool

constitue la dixième; une goutte de celle-ci avec une égale quantité d'alcool donne la vingtième... Des succussions plus ou moins répétées font le reste. Quelques-uns ont voulu suivre le procédé de M. Roux, de Cette, qui lui-même l'a abandonné. Enfin, nous avons vu surgir les très-hautes dilutions de Jénichen, et nous ne pouvons que déplorer l'empressement avec lequel on a cru devoir prôner des préparations plus ou moins secrètes.

Oh! qu'il me soit permis de supplier tous les homœopathes de se défaire de toutes les entraves, pour marcher sans encombre dans la voie tracée par le grand réformateur, vers le triomphe de la médecine exacte et le bien-être des hommes.

Que personne, surtout, n'aille mal interprêter mes paroles et mon zèle. Je ne suis l'ennemi d'aucun pharmacien, et je ne prétends en favoriser aucun aux dépens des autres; la nature de ma position doit, ce me semble, lever tous les doutes sur ce point. Je ne désire que les exciter tous à prouver leurs convictions, à montrer leur dévouement. On me dira, je le sais, que les *pharmacies mixtes* sont nécessaires. Quelquefois, oui; encore faut-il choisir; toujours, non. Redisons-le : trois ou quatre médecins homœopathes dans une ville, suffisent àalimenter une officine *spéciale*, et à lui procurer des gains suffisants. A eux de la créer, de l'encourager, de la favoriser. Est-ce qu'ils ne voudraient pas s'unir dans le même projet? Mais alors, à qui la faute?

Il est urgent que l'on s'entende; sans cela, plus l'homœopathie comptera d'adhérents, plus elle enregistrera

d'insuccès. Il est urgent que nous n'accordions notre confiance qu'aux pharmacies purement homœopathiques; et si l'on est obligé de recourir à une pharmacie *mixte*, qu'elle soit sûre, du moins, et séparée de l'allopathie; encore, dans ce cas, conseillerai-je au pharmacien, c'est son intérêt comme le nôtre, de se pourvoir de basses dilutions à une officine *spéciale*, éprouvée, pour se réserver seulement la préparation des atténuations élevées ou des globules, et la dispensation des médicaments.

Tous, nous devons adopter le même mode de division, la même échelle posologique, qui, dans les limites de la substance pure à la trentième atténuation, paraît la plus raisonnable, et peut suffire à tous les besoins de la pratique. Pourchassons le merveilleux de notre pharmacologie. Nous avons un Codex, nous aussi : *Nouvelle pharmacopée homœopathique*, de MM. Jahr et Catellan; l'approbation de notre école lui est acquise par de nombreux et grands témoignages, et par la haute sanction de la Société homœopathique de Paris que préside le vénérable et illustre docteur Pétroz; ce Codex doit avoir force de loi.

Unissons-nous donc tous, peut-on le répéter trop; unissons-nous dans l'œuvre de la grande réforme, et souvenons-nous que nous ne devons rien négliger pour n'avoir que de bonnes armes. Rien n'est plus capable d'abréger le temps d'épreuve de l'homœopathie qui attend son jour depuis soixante années. *Adhuc modicum!* Ce jour ne tardera pas à luire, et alors, combien d'intrus! Envahis par les complaisants, les flatteurs, les faussaires; trompés par des hypocrites, nous aurons à subir les

dangers de la victoire. Il faut serrer nos rangs et nous préparer.

Voyez le corps médical officiel ; il est comme ces grandes machines qui ont coûté beaucoup d'efforts et de génie ; mais qui, élevées par plusieurs architectes, manquent d'unité, fonctionnent mal et non sans multiplier les moteurs. On hésite à la démolir, quoiqu'on sache bien qu'une machine plus simple, une machine que chacun peut voir à l'œuvre hors de la sphère des priviléges, fonctionne plus facilement et sans renfort de bénéfices, de protection et de finances.

Le corps médical officiel ressemble encore à ces vieux gouvernements dont le principal soin est de momifier les croyances et de stéréotyper les lois. Les peuples dégénérés ne voient plus que ce qu'on veut leur faire voir ; puis, tout, dans ces états ne marche que sous l'impulsion première donnée par un roi juste et loyal. Mais vient un temps où cette impulsion cesse, où le mouvement se réfugie dans l'immense rouage d'un despotisme renforcé par la routine. Un beau jour, tout s'arrête ; ce grand assemblage se disloque, se rompt, et ses débris, épars sur la face du monde, sont livrés en spectacle aux hommes redevenus libres. C'est là, disent-ils en contemplant la poussière de ces décombres, c'est là que fut l'organicisme. Voilà ce qu'était le numérisme. Ici furent ces facultés qui ont saigné, torturé, épuisé nos aïeux. Tels sont les restes de ces systèmes dont les médications indirectes s'attaquaient aux organes, comme si la vie, cette force qui nous forme et nous conserve, n'était pas la force à laquelle les médicaments doivent

s'adresser pour guérir les maladies. Et, haussant les épaules, ils ajoutent : « Nos aïeux appelaient leur siècle le siècle des lumières! »

Mais parlons un peu plus explicitement.

§ II.

C'est bien plutôt en vue de leur intérêt propre que par respect et confiance envers la médecine officielle, que la plupart des pharmaciens sont attachés à leurs drogues et se déclarent les adversaires de la médecine du progrès. Il n'est pas rare, cependant, d'en trouver d'aussi crédules que le public ignorant. Dans tous les cas, beaucoup se ravisent, et le public éclairé se prend à douter. L'on commence à compter avec l'homœopathie, car elle gagne chaque jour du terrain. Aussi, pensons-nous bien faire en donnant la main au mouvement qui s'opère. Heureux si nous pouvons fixer l'attention qui se partage et contribuer à former l'opinion. Nous avons l'intime conviction de posséder la vérité en suivant une doctrine aussi logique et aussi féconde dans la pratique que l'est l'homœopathie. Nous avons déjà écrit quelques ouvrages, nous écrivons, et, s'il plaît à Dieu, nous écrirons encore pour la défendre et la propager. Nous le devons, parce que nous en avons

le loisir et la volonté, et qu'au besoin notre amour pour nos semblables nous ferait trouver l'un et l'autre; nous le devons, parce que notre voix s'élève d'un lieu où ne parviennent pas la soif de l'or, l'ambition, ni la crédulité; nous le devons, enfin, pour réfuter la calomnie, pour détruire les préjugés qu'après de longues et patientes études, après une pratique de plusieurs années, nous pouvons condamner en connaissance de cause.

A la Chambre de Saxe (19 avril 1840), il fut question de doter l'hôpital homœopathique de Leipsik. Une discussion très-animée s'engagea. M. Mayer et d'autres membres de la Chambre insistèrent pour prouver l'importance de l'homœopathie, par les changements qu'elle a apportés dans la pratique de l'art, par la simplicité des remèdes et leur expérimentation sur l'homme sain, etc. M. Reiche Eisenstuck, vice-président, fit remarquer « combien les malades étaient à plaindre, obsédés qu'ils étaient par deux génies opposés, dont l'un leur souffle à l'oreille : Ceci est un poison; l'autre : Ceci ne peut rien. L'un lui dit : C'est le sang qui est cause de ta maladie; l'autre : Le sang est nécessaire à ta guérison. Le pauvre malade ne peut décider quel est le bon ou le mauvais génie. »

Rien n'est plus vrai; voilà pourquoi il est important de venir au secours de la raison du malade comme de ceux qui se portent bien; car en France la position est encore pire et la perplexité plus pénible. Les uns demandent si nous sommes en Chine; les autres, si la liberté nous sera enfin donnée, si la tutelle de la faculté nous tiendra longtemps encore en lisière. Les pharma-

ciens se préoccupent de ces questions, leur avenir y étant engagé. On espère, on attend, on désire.

Ces jours derniers, toutes les personnes qui s'intéressent à l'homœopathie, et le nombre en est grand, furent émues de joie en apprenant que le Dr Chargé, qui venait de guérir M. de Saint-Arnaud, ministre de la guerre, d'une affection qui s'était montrée rebelle à l'allopathie, avait été mandé à Paris, et que l'Empereur, après s'être enquis avec intérêt de sa doctrine, avait témoigné le désir de lui livrer un hôpital et une chaire, et même qu'il avait fait plus que le désirer. Ces nouvelles étaient certainement très-agréables; mais les espérances qu'elles avaient fait naître ne s'étant pas réalisées, le découragement est aussitôt survenu; comme si l'homœopathie ne pouvait pas attendre!

On a prétendu que les cris des allopathes et les déclamations de leurs journaux ont effrayé le pouvoir. Cela n'empêchait pas, presqu'au même moment, le docteur Cabrol, médecin du ministre de la guerre, qui avait été témoin de la guérison de son illustre client, de s'attacher à notre doctrine, et d'opérer à son tour une guérison prodigieuse sur la personne de Mme G..., fille du duc d'Isly, près de laquelle il était appelé par le télégraphe de Brest.

C'est ainsi que les faits parlent hautement et commandent bien mieux la confiance que les discours d'un professeur. Dans les campagnes et dans les villes, dans la bourgeoisie et dans la noblesse, dans les ateliers et dans les cours des princes, partout l'homœopathie se produit et se produit avec d'autant plus d'éclat qu'elle.

s'attaque d'abord aux maladies très-graves ou réputées incurables. Voilà la protection qu'il nous faut, la protection des faits.

Ce sont les faits qui ont introduit l'homœopathie à peu près dans toutes les cours du monde civilisé, et partout. C'est aujourd'hui surtout qu'on pourrait dire avec bien plus de vérité et sans nulle crainte d'être démenti, ce que le docteur Kallenbach écrivait, de Berlin, à un de ses amis, il y a douze ans : « Une nouvelle carrière s'ouvre devant l'homœopathie, plusieurs princes de la famille royale se montrent fort bien disposés à notre égard, et la reine elle-même ne se traite qu'homœopathiquement. » C'était à peu près l'époque où la reine d'Espagne nommait officiellement le docteur Nugnez son médecin. Il est des pays où les rois et les princes n'osent pas contrister leurs *bonnes* facultés, voilà tout.

Le roi de Prusse avait la grippe, et suivait exactement les prescriptions de son médecin ; un jour, ennuyé de son traitement, il lui dit : « Mon cher Schoenlein, occupez-vous donc un peu d'homœopathie ; car, enfin, voilà trois semaines que je me gorge de vos potions, et je vois une foule de gens de ma connaissance, traités homœopathiquement, qui sont guéris en quatre ou cinq jours. » Il avait des convictions, le bon docteur, avec ses potions gommeuses — car c'étaient des potions gommeuses — et ses tisanes de mauve.

A propos de la cour de France, n'allons pas parcourir toutes les autres. Notre gracieuse Impératrice connaît elle-même l'homœopathie, et ne veut pas, dit-on, se

passer de ses soins. Son auguste époux, s'il devient jamais sérieusement malade, en sait trop maintenant pour se priver de ses bienfaits; cependant, comme d'autres souverains, il ménage sans doute les vieilles institutions. Est-ce de la bonne politique? Je n'en sais rien. Je ne me mêle pas de politique. Mais puisque nos adversaires ont été les premiers à parler de notre honorable ami, le docteur Chargé; et des terreurs qui les ont assaillis en cette occurence, je puis essayer de les rassurer, au cas qu'ils aiment la vérité et la justice. Néanmoins, j'aurais assez peu l'espoir du succès, si ce qu'un spirituel écrivain a dit d'eux était vrai : « Les allopathes ont tant de respect pour la vérité, qu'il leur arrive rarement d'en approcher. »

Celui qui gouverne un pays comme la France ne peut pas avoir peur, à moins que la société où siègént les Dubois et les Bouillaud ne lui impose ses volontés, au nom de ses *services rendus*. On sait assez quelle est la puissance de ces corporations plus ou moins universitaires, de ces Etats dans l'Etat, de ces tuteurs qui ont failli à leurs mandats, qui s'organisent en coteries, et dont l'enseignement est un véritable cahos. Le souverain qui s'abandonnerait à ces corporations, que la France apprend à juger, et qu'elle répudie peu à peu; ce souverain serait bien à plaindre :

Le roi qui les flatta n'eut pas à s'en louer.

Certes, nous le concevons très-bien, ils ont daigné nous l'apprendre d'ailleurs, les médecins titrés, pensionnés, ne veulent pas de l'homœopathie, ils la com-

battent de toutes les manières, *unguibus et rostro*, parce qu'ils combattent pour leur foyer, pour leur bourse, pour leur pot-au-feu. Pour moi, je ne voudrais pas que notre victoire les réduisît au régime pytagoricien. L'homœopathie est généreuse, elle est aussi grande que forte et patiente.

En résumé, nous ne croyons pas qu'il faille trop attendre des gouvernements qui ont à ménager les anciens corps constitués; la force des choses nous portera plus certainement dans les chaires, dans l'enseignement et dans le champ-clos de l'expérience loyale et décisive. Jetez un regard sur nos adversaires, sur nos facultés! Comme ils tombent chaque jour dans l'opinion publique! Comme on rit quand nos corps enseignants parlent de conscience et de dignité! Ne les voit-on pas à l'œuvre, dans les grandes occasions; ne connaît-on pas leurs perplexités et leurs contradictions dans les épidémies et au lit des malades; ne sait-on pas quels moyens ils emploient pour étouffer la voix de nos succès? Qui peut ignorer aujourd'hui les chancres dévorants qui rongent la médecine officielle! Elle dit conscience, lisez suffisance; elle dit observer, lisez philosopher; elle dit dignité, lisez susceptibilité; elle dit liberté, lisez despotisme; elle dit voix publique, lisez esprit de coterie; elle dit science, lisez hypothèse; art de guérir, lisez art de pallier et d'attendre ou de perturber, même de juguler maladie ou malade, ou enfin tous les deux.

Nous devons donc appeler de nos vœux, et hâter par nos efforts, le moment où le soleil de la vérité luira pour tous, comme il luit déjà pour nous, afin de prou-

ver que l'homœopathie a pu se taire, mais qu'elle ne meurt pas. Se taire n'est plus de saison, car notre silence maintenant serait un signe de faiblesse. Il nous faut étendre encore et raffermir notre influence, rassurer les pharmaciens, dissiper des doutes fâcheux pour les malades.

Désormais, tous ceux qui le veulent peuvent facilement savoir ce qu'est l'homœopathie, en quoi elle consiste, quelles sont ses œuvres. Il y a des livres nombreux et excellents pour leur instruction. Aussi ne peut-on nous accuser de detruire sans édifier ou sans réédifier. Notre corps de doctrine est complet, autant qu'œuvre scientifique peut l'être, avec cette différence, que la partie pratique est beaucoup au-dessus de la théorie; c'est le contraire chez nos adversaires, et ils le savent fort bien; ils s'en plaignent même, mais ils demandent au néant de leur répondre.

La réforme! la réforme! Le plus mince étudiant en comprend la nécessité; chacun désire que la médecine sorte enfin de l'ornière et progresse comme tout ce qui l'entoure; on ne se berce plus de ces vaines espérances, que l'on voit depuis des siècles dans la préface de tous les livres de clinique et de matière médicale. Il faut une réforme; nous en avons donné ailleurs des preuves, et nous avons apporté en témoignage la parole des grands maîtres. La réforme c'est le progrès, et je trouve singulier que ce progrès, ce besoin si impérieux de l'époque, trouve si peu d'écho parmi tant de médecins des écoles, et qu'il ait pour organe un de ces hommes qu'on dit arriérés, et qu'on croit tenir encore au moyen-

âge par leurs institutions. Oui, sans doute, il nous faut le progrès, c'est-à-dire, la science de nos pères, celle de nos contemporains et la nôtre ; il nous faut la science ancienne et moderne tout entière ; et nous devons la posséder de telle manière que nous puissions la transmettre à nos neveux, logique, pratique et féconde, comme doit l'être la vraie médecine, et non celle que nous ont faite deux mille ans de rationalisme, de vaines recherches, et d'incroyables oublis.

Cette médecine, voulez-vous l'entendre juger? écoutez :

L'on connaît les opinions de Hufelaud, de Kopp, de Bordeu, de Frank, de Pinel, de Bichat, de Bayle, de Broussais, de Forget, d'Amédée Latour, etc..., de tous les maîtres, enfin, sur la matière médicale et la thérapeutique, nous ne les répèterons pas ici.

L'on sait encore que Magendie, dans sa chaire au Collége de France, a lancé ses anathèmes contre ses collègues qui croyaient encore aux remèdes, en leur démontrant que les hôpitaux où l'on en donnait le plus, étaient ceux où l'on constatait le plus de décès. En même temps, le singulier professeur accusait l'homœopathie d'avoir des médicaments nuls, et l'admonestait tendrement de ce qu'elle attirait à elle les malades, « corps et biens ». Les *biens!* voilà ce que l'allopathie est fâchée de perdre ; M. Magendie, en en prenant occasion pour déplorer le vide qui se fait autour d'eux, nous avertit qu'il vit de « bonne soupe ».

L'on sait encore que Récamier avait fait appel aux impondérables, pour expliquer la *médicalité* des sub-

stances médicamenteuses. Alibert n'avait pas cette ressource. Une dame vint, un jour, le remercier de l'avoir guérie d'une dartre. — Moi! je vous ai guérie d'une dartre? — Mais, oui, docteur. — Allons donc! vous vous trompez; je n'ai jamais guéri personne de dartres. — M. le docteur plaisante. Je suis Madame N..., que vous avez traitée l'an passé; je reviens du Périgord, où je suis allée, d'après vos conseils, pour raffermir ma guérison; vous le voyez, il n'y a plus de dartre. — Assez, assez, Madame; je vous le répète, je n'ai jamais guéri de dartres; le premier printemps vous le prouvera.

Les mêmes considérations qui décourageaient Alibert, ce travailleur pourtant si intrépide dans le champ de la thérapeutique, protégée par des lois en désaccord avec les besoins de la Société, ces considérations faisaient dire à Kruger Hausen :

« L'art de guérir, qui existe depuis quelques milliers d'années, est encore dans un état si précaire, que c'est vraiment une question s'il a été et est encore un bienfait ou un malheur pour le genre humain. » (*Allopathy and Homœopathy*. — Karl Luther. 1836.) (1)

Le Dr Luther cite un autre passage du même auteur, où il dit : « L'état de confusion de l'art de guérir,

(1) Au sujet de cette citation et des suivantes, je préviens que je les puise dans les ouvrages les moins répandus. Je ne veux pas répéter celles que l'on trouve dans une foule de publications françaises, ni les tirer des ouvrages de l'école officielle, je n'en finirais pas. Ils sont d'ailleurs à la portée du plus grand nombre de mes lecteurs. Ils verront que nos voisins

qui depuis longtemps est à juste titre l'objet d'une continuelle raillerie, appelle, pour le bonheur de l'humanité, des progrès considérables. »

Reil, l'une des plus graves autorités en allopathie, dit lui-même, en parlant des fièvres : « Il résulte évidemment de l'histoire des opinions, qui ont sans cesse changé sur la nature des maladies aiguës, que nous sommes ignorants à ce dernier degré, et que le traitement de ces affections est entièrement empirique. »

Girtanner avait donc bien raison de dire comme nous, qu'il n'y a rien de certain en médecine, et qu'étant sans principes fixes, tout médecin a le droit de suivre ses propres opinions, ce qui ne contribue guère à débrouiller le chaos. D'où vient que quiconque observe la marche de la science, reconnaîtra qu'elle n'a pas fait un pas depuis Hippocrate et Gallien, et qu'au contraire nous avons reculé; car avant le siècle actuel, on traitait les malades par les remèdes les plus violents et les plus compliqués; depuis cinquante ans, le plus grand nombre a péri par la saignée; depuis quarante ans, par des lavements et des purgatifs; depuis trente ans, par le système de Brown; depuis vingt ans, par les saignées, les sangsues, la diète et les remèdes.

d'outre-mer et d'outre-Rhin, surtout les bons Allemands, jugent la médecine pratique et la matière médicale allopathiques non moins sévèrement qu'en France. Chacun pourra estimer la valeur des arrêts et des prescriptions de nos adversaires. Les pharmaciens, en qualité de ministres des pompes médicales, et d'exécuteurs des hautes-œuvres de l'art, s'en édifieront.

Choulant, professeur distingué de l'académie médicale de Dresde, a prétendu que l'incertitude où nous sommes, « est la conséquence d'une estime exagérée de notre habileté intellectuelle. » On veut tout comprendre, tout expliquer, et on laisse les faits pour des théories.

A entendre Boerhave : « si nous comparons les bienfaits dont on est redevable à une demi-douzaine de véritables disciples d'Esculape, depuis le commencement de leur art, avec le mal qu'a causé au genre humain le nombre immense de docteurs qui ont paru successivement, il deviendra indubitable pour nous, qu'il aurait été infiniment plus avantageux au monde d'être privé de médecins et de médecine. »

« Dans la plupart des cas, dit Kieser, le vieux proverbe est vrai : le remède est pire que le mal; et le médecin plus dangereux que la maladie. » C'est un propos qu'eût avoué Guy-Patin, sans doute. Kieser continue : « Dans l'état actuel de la médecine en Allemagne et chez les nations voisines, les malades devraient être avertis de fuir les médecins autant que les plus dangereux poisons. » (*Syst. de Méd.*) Il est probable que le spirituel Kieser tenait à se faire des amis.

Voici le docteur Forth qui vient nous dire : « J'ai toujours regardé comme la chose la plus inconcevable, la confiance que les gens du monde ont dans la médecine et les médecins. Ce fait extraordinaire n'est explicable que par l'indolence avec laquelle ils regardent cet art destructeur; s'il n'en n'était pas ainsi, ils ne manqueraient pas de voir dans la médecine pratique une subtile

imposture, et dans les médecins, ou des imposteurs, ou des ignorants. Un monarque qui délivrerait son royaume de la troupe pestilentielle.... » (*Bibliot. — Genève — t.* 7.) Je n'ose pas achever.

Mais ceci rappelle involontairement ces paroles remarquables de Mercier, dans son *Tableau de Paris :*

« Quand viendra l'homme généreux et éclairé qui rouvrira le temple du vieil Esculape, qui brisera la lancette dangereuse du chirurgien, qui fermera les boutiques des apothicaires, et qui détruira cette médecine conjecturale, escortée de drogues, de jeûne et de diète? Quel ami des hommes annoncera, enfin, une nouvelle médecine! »

On accuserait en vain le pacifique Dr Forth et les autres, d'être des esprits malades, des misanthropes; trop de gens sensés pensent de même. Ils sont d'ailleurs en trop grand nombre; aussi me dispensent-ils de parler moi-même. Bien leur en a pris, car je ne me fusse jamais donné pareille licence. A cette occasion, faisons une remarque qui, certainement, n'échappera pas aux lecteurs véritablement instruits.

C'est que ces plaintes, ces clameurs, ces exécrations viennent de haut lieu. Les hommes éminents voient trop d'immobilité et de routine dans l'art de guérir proprement dit : la médecine est trop empreinte des institutions des siècles de barbarie, trop en arrière du mouvement intellectuel qui pousse les générations à harmoniser la science, l'industrie et les arts avec leurs besoins. A ce point de vue, on ne peut que gémir de voir les écoles s'opiniâtrer dans l'ornière, s'étourdir au bruit de

séduisantes théories et de systèmes qui promettent sans jamais tenir, et vivre dans les ténèbres du doute, dans d'impuissants désirs. Qui ne s'indignerait, au sein de ce chaos, en cherchant une issue vers la réforme sans trouver jamais autre chose que des lueurs éphémères! Hahnemann a profité des plaintes, des doutes, des recherches de ses devanciers; il a épousé leur indignation, il a travaillé à ouvrir la voie, il a consacré sa longue vie à cette réforme. Hommes de progrès, vous que préoccupent les questions de bien-être et d'amélioration des masses, vous appartient-il de condamner Hahnemann que la même pensée dirigeait? Vous appartient-il surtout de le condamner sans le connaître?

Et ne vous targuez pas de vos principes et de vos certitudes en médecine, vous n'en avez pas. Vous venez de l'entendre de la bouche des vôtres. Kecker, praticien et professeur du premier ordre en Allemagne, vous le dit aussi : « Ce qui est une vérité suivant une théorie, est nié et réfuté par une autre; une méthode curative déclarée salutaire par l'un, est rejetée et appelée préjudiciable par les autres. L'histoire de la médecine confirme la vérité de cette assertion, que des milliers de victimes ont été faites par les médecins. » Notre Magendie, en exprimant cette opinion à Paris, n'avait pas la priorité.

Du reste, Pierre Frank, l'une des célébrités médicales de Vienne, avait dit encore, avant lui : « La police médicale est bornée aux affaires publiques et dirigée contre la contagion, les maladies épidémiques, les charlatans, etc.; mais elle ne s'occupe point des milliers de personnes qui

sont tranquillement tuées dans leur chambre de malade, par les soins des médecins...... » (Cité par la *Bibl.* — *Genève*, tom. 7, p. 190.)

Voilà un bien triste refrain. Il suffirait pour le prouver de faire l'histoire médicale de la *saignée*, des *sangsues*, des *vésicatoires*, de la *diète*, des *tisanes;* l'histoire médicale de l'*opium*, de l'*ipecacuanha*, du *jalap*, de l'*émétique*, du *mercure*, du *quinquina*, de l'*iode*, etc. Mais je crains d'en avoir trop dit; mon intention n'est pas d'écraser la mèche fumant encore; non, je désire rallumer dans le cœur des sceptiques la dernière étincelle de bonne volonté; je désire retenir sur le bord de l'abîme ceux que les ténèbres exposent à y tomber. Que ne puis-je infuser dans tous les cœurs la douce espérance, réchauffer leur zèle et leur charité ! Faudrait-il pour cela souffler sur la mèche, éclairer l'abîme?

Eh quoi ! diront certains pharmaciens, c'est précisément ce *farrago* de remèdes, cet *ab hoc et ab hac* de prescriptions qui font nos comptes.

Peut-être. Et d'abord nous pourrions ici produire les doléances du plus grand nombre des pharmaciens d'une grande ville, où, disent-ils, à l'exception de quelques évacuants, il ne se fait guère de consommation qu'en sirops, conserves, espèces béchiques et eaux distillées. Leur profession, en bien des endroits, fait vraiment concurrence aux parfumeurs, aux liquoristes, aux confiseurs, aux marchands de bandages et de bric-à-brac. La rareté extraordinaire de prescriptions *héroïques* fait le désespoir de plusieurs : voilà, disent-ils, la larme à l'œil, voilà des rangées de médicaments fort chers,

qu'on exige que nous ayons; eh bien! on ne les emploie pas.

Nous le concevons parfaitement; devant les inqualifiables contradictions des maîtres, les disciples s'abstiennent, ce qui serait très-bien s'ils ne pouvaient mieux faire. Et cette abstention n'est pas désagréable aux maîtres. On en connaît qui la prêchent; il en est qui lui accordent la *haute sanction*. Il m'en revient un exemple entre mille.

Le *Bulletin* de l'académie de médecine, tom. 7, pag. 872 et suivantes, contient un rapport de M. Bricheteau, à propos d'un Mémoire de M. le Dr Galy, sur la suette, maladie redoutable que j'ai, pour ma part, observée à Bernay et Broglie (Eure). — « Je ne dis pas, ce sont les expressions de M. Bricheteau, que les raisonnements ingénieux de M. Galy soient tous également solides, mais ils sont généralement présentés avec adresse et traduits avec un langage élégant. »

Admirable! Ce n'est pas *solide*, mais c'est *adroit*, c'est *élégant*. Entendez-vous, vous qui souffrez? O Molière! Mais voici qui est plus beau.

Il s'agit donc de la suette, en possession, jusqu'ici, de grossir les comptes des pharmaciens. M. Bricheteau continue : « L'auteur pense qu'il n'y a, dans le traitement de la suette, d'autre méthode à employer que l'expectation. »

L'expectation, voilà! Arrangez-vous, pharmaciens et malades; vous en serez tout bonnement pour les sirops de gomme ou de groseille, les tisanes d'orge et l'eau sucrée.

Il est évident que les violentes sorties d'illustres professeurs et d'habiles praticiens contre la matière médicale et la pratique ordinaire, ont diminué la confiance des médecins dans les médicaments dont ils ne connaissent que les propriétés physiques et quelques données expérimentales, obscures et douteuses. Ils ne se sont pourtant pas réduits à l'inaction : on connaît les médications spoliative, évacuante, dérivative, substitutive; l'art de la médecine organicienne, de la petite chirurgie; et, malheureusement, les saignées ne se vendent pas dans les officines; les cautères, les vésicatoires, etc., rendent peu. *Les temps sont bien mauvais!* Des professeurs, zélés expérimentateurs, chercheurs intrépides et quand même, proposent, il est vrai, de temps à autre, certains médicaments contre tels et tels cas morbides, mais c'est à peine si l'on en compte cinq à six dont la vogue a quelque durée.

Quoiqu'on en dise, les pharmaciens ont deux ennemis plus redoutables que toutes ces divagations, ces disputes, ces négations; deux ennemis incomparablement plus terribles que l'homœopathie : la *saignée* et les *eaux minérales*. Voilà ce qui les ruine.

J'en dirai peu de chose. Je risquerais de ne rien apprendre à personne; et l'on n'ignore pas combien de malades ces deux agents détournent des paisibles officines. Une seule observation suffira quant aux *eaux minérales*.

L'homœopathie possédant un corps de matière médicale basé sur l'expérimentation physiologique des médicaments, il s'en suit que les éléments minéralisateurs de ces eaux sont connus dans leurs effets, et chaque jour

employés par nous isolément, après les avoir fait préparer dans nos officines, comme tous les autres médicaments; tandis que, par une étrange contradiction, l'allopathie qui les utilise, sans guide assuré, il est vrai, et à l'aventure dans les établissement des eaux, leur refuse toute action entre nos mains, alors qu'ils sont préparés, dynamisés dans nos laboratoires. *Nier* et *plaisanter* avec *adresse* et *élégance*, est-ce donc là un moyen de guérir et de mettre des médicaments précieux à la portée de tous? Sans parler du *soufre*, de l'*iode*, du *fer*, les homœopathes seuls savent tirer partie de la *silice*, de l'*hydrochlorate de soude*, du *charbon végétal*, du *carbonate de chaux*, du *cuivre*, etc., dynamisés, impondérabilisés; transportant ainsi dans la pharmacie des médicaments que leurs adversaires envoient chercher bien loin. Est-ce à dire que nous renoncions absolument aux avantages que l'on peut retirer de l'emploi des eaux minérales? Assurément, non, et nous savons, nous aussi, y recourir, mais dans des cas déterminés et assez exceptionnels.

Quant à la saignée, elle envahit totalement la thérapeutique d'un grand nombre de médecins, et gagne singulièrement en crédit chez les autres. Exemple : Bouillaud, sa méthode de jugulation par la saignée coup sur coup. C'est bien à lui et à ses innombrables disciples que devraient s'en prendre les pharmaciens.

Broussais avait commencé cette étrange simplification de l'art de guérir. Ecoutons un morceau de ses *Leçons*, recueillies et rédigées par ses élèves en 1823; il est court, mais il embrasse la thérapeutique de toutes les

maladies aiguës. En voilà de la science simple et économique ! C'est vraiment ruineux pour les pharmaciens ; mais c'est commode pour le médecin ; quel égoïsme !

« Il est inutile, disait Broussais, que nous traitions d'une manière spéciale des inflammations du péritoine, du foie, du cerveau, du poumon et autres viscères ; il est facile — très-facile, en vérité, — pour chaque médecin, de faire à ces maladies l'application des préceptes développés à l'occasion de la phlegmasie des organes digestifs, puisqu'elles en procèdent, ou n'en diffèrent que par rapport aux régions où les saignées locales doivent être pratiquées, et pour celles où la révulsion peut être exercée sans danger ; car lorsqu'on a bien entendu la gastrite, on en saisit toujours la complication dans les autres maladies, soit aiguës, soit chroniques, et ces rapprochements fourniront aux praticiens les bases d'une théorie applicable à toutes les maladies. » On croirait entendre un Thebib, seulement pour celui-ci, la panacée serait l'emploi des sangsues.

Ai-je besoin de dire tout ce qu'il y a dans ces quelques lignes, d'erreurs, de divagations, de conseils destructeurs? Certes, ce n'est pas une pareille méthode qui enrichit les pharmaciens.

Un homme tombe, il se blesse, on le saigne ; une femme s'effraie, on la saigne ; vous avez la grippe, on vous saigne ; la fièvre, on vous saigne ; vous a-t-on opéré? on vous saigne. Et les pharmaciens ont le courage de dire : l'homœopathie nous ruine. Ils ne savent donc pas que dans ces cas et dans tous les autres, elle prescrit des médicaments, des moyens qui sont du ressort de la pharmacie.

Et nous donc, nous, homœopathes, nous n'aurions pas le droit de nous élever contre les erreurs, les préjugés et les écarts de l'école officielle! Nous n'aurions pas le droit de nous élever contre les exigences des pharmaciens et de nos adversaires! Où serait donc la liberté et la dignité de la science, s'il n'était pas permis de signaler les essais homicides de médications énergiques sur les malades, l'abus de la saignée, le dévergondage général d'opinions en matière aussi grave qu'est l'art de guérir? S'il n'était pas permis de demander une pratique libre, des moyens d'enseignement, le droit de réglementer notre pharmacie, de nous prémunir contre la supercherie, de rechercher des médicaments sûrs, des armes éprouvées?

Après tout, que les pharmaciens ne s'y méprennent pas, c'est aux discussions perpétuelles des médecins, à leur indécision, non moins qu'à leurs méthodes, déplétive évacuante, révulsive, antiphlogistique, qu'ils doivent demander compte de l'éloignement des malades; car la déconsidération où est tombée la médecine allopathique a dû nécessairement atteindre la pharmacie.

Ces indécisions, ces discussions, ces divergences d'opinions sont telles, qu'une consultation de médecins est connue pour un foyer de discorde; cela n'a pas besoin d'être démontré. Sur trois médecins, il y en a toujours deux de trop, et jamais deux du même avis. Je voudrais ici rapporter un exemple bien triste à l'appui de mon assertion, mais il est trop récent. Il s'agit d'un jeune homme, l'espérance d'une grande famille, qui fut victime d'une consultation de sept médecins entièrement divisés

de sentiment. — J'aime mieux terminer par une anecdote moins fâcheuse. Le Dr Jahr en fit le récit dans une réunion de la société homœopathique Liégeoise. (*Séance du 28 novembre* 1835.) Je la reproduis en l'abrégeant :

« Après avoir terminé mes études médicales, je voyageais en Allemagne pour compléter mon instruction. J'arrivai un soir dans un village dont le propriétaire me fit inviter à venir prendre l'hospitalité chez lui.

« C'était un vieillard original, très-riche, encore plus ennuyé, malade depuis fort longtemps, mais, en revanche, possesseur d'une excellente cave dont il faisait les honneur avec ostentation. Dès qu'il eut connu ma profession : Je me garderai bien de vous en complimenter, s'écria-t-il avec feu; j'ai un fils, mais j'aimerais mieux le savoir bourreau que médecin. — Comme cette brusque apostrophe m'avait frappé et interdit : Ecoutez, jeune homme, ajouta-t-il; vous voyagez pour votre instruction; eh bien! je vais vous donner une leçon dont vous ferez votre profit :

« Depuis plus de vingt ans je suis malade. Je m'adressai à deux médecins célèbres qui ne purent s'entendre; pour cette raison, je ne pris les remèdes d'aucun d'eux. Je me mis alors à courir le monde, consultant non-seulement les illustrations de toutes les facultés, mais encore des docteurs dont les noms n'étaient point encore connus. Je n'ai jamais pu en trouver deux qui fussent d'accord, et sur la nature de ma maladie, et sur le traitement à lui opposer. Après bien des fatigues et des dépenses, je suis rentré chez moi, convaincu que la médecine, loin d'être une science, n'était que le plus ignoble des métiers.

« Toutefois, j'y ai gagné quelque chose, et je vais vous mettre de moitié dans le profit. En disant ces mots, il prit un grand livre, pareil en tout aux grands-livres des négociants. Les pages de cet énorme in-folio, dit-il en l'ouvrant, sont partagées en trois colonnes. La première contient le nom des médecins consultés dans les divers pays que j'ai parcourus; la deuxième, les indications de ma maladie; la troisième, enfin, les prescriptions et les médicaments appropriés. Total fait de chacune de ces colonnes, il y a 477 médecins, 313 opinions différentes sur la nature de mon mal, 832 recettes, dans lesquelles il entre 1097 médicaments.

« Comme vous le voyez, continua-t-il, je n'ai épargné ni peine, ni argent. Si j'avais trouvé trois docteurs du même avis, je me serais soumis à leur traitement, mais je n'ai pas eu ce bonheur. Je ne me suis pas lassé, et ce registre vous le prouve. Il a été tenu jour par jour, avec le soin le plus minutieux. Et maintenant, que vous semble de la médecine et des médecins? *O comediante!* Ne vous plairait-il pas, dit-il, en me présentant une plume, d'augmenter ma précieuse collection?

« Je n'en éprouvai pas le désir. Je me contentai de lui demander si Hahnemann figurait dans ce long martyrologe de nouvelle façon.

« Sans doute, sans doute; cherchez au n° 301. Je cherchai, et trouvai : Nom de la maladie, 0; nom du remède, 0. Je demandai l'explication de ces deux zéros; le singulier malade me répondit : Cette consultation est de beaucoup la plus rationnelle, la plus logique. Le nom de la maladie ne me regardant pas moi, dit Hahne-

mann, j'écris 0, et le nom du remède ne vous regardant pas vous, j'écris encore 0; il s'agit seulement de la guérison. J'aurais suivi les prescriptions de cet homme; malheureusement il était seul, et il m'en fallait trois.

« Après quelques instants de réflexion, je lui demandai si, malgré ses tentatives infructueuses, il ne voudrait pas faire un dernier essai, dont je lui garantis la réussite: Vous trouverez, lui dis-je, non pas seulement trois médecins d'accord, mais un bien plus grand nombre. Malgré son incrédulité, il consentit à ma proposition, pour se procurer un passe-temps et ajouter quelques pages à son grand-livre.

« Nous fîmes la description de la maladie, et nous l'envoyâmes à trente-trois médecins homœopathes de diverses contrées. Chaque lettre contenait le prix de la consultation. Je pris ensuite congé de mon original.

« Il y a peu de temps, il m'envoya un tonneau de vin du Rhin de 1822. J'ai trouvé, m'écrivait-il, vingt-deux docteurs du même avis; c'est plus que je n'aurais osé espérer. En conséquence, je suis le traitement de celui d'entre eux qui est le plus voisin de mon habitation. Je vous envoie ce tonneau, de peur de trop boire, moi, de cet excellent vin, pour fêter le rétablissement de ma santé. Me voilà, grâces à vous et à l'homœopathie, converti à la médecine et réconcilié avec les médecins. »

ÉPILOGUE.

Et maintenant, résumons-nous : La médecine officielle est jugée, convaincue, condamnée par ceux-là même qui lui firent le plus d'honneur. Qui donc oserait la défendre, la soutenir? C'est un édifice en ruines qu'on se hâte d'abandonner. En attendant sa chûte complète, les hommes d'avenir doivent s'armer de patience et de courage. La vérité n'est pas une plante naturelle à nos rivages. Pour l'y acclimater, l'y faire croître, il faut des sueurs, des persécutions, et trop souvent, hélas! du sang. Semons toujours, creusons profondément le sol, jetons-y les germes; nos neveux recueilleront le prix de notre dévouement et de nos sacrifices, s'il ne nous est pas donné d'en jouir pleinement.

Homœopathes ! Ne comptons pas sur des protecteurs achetés par de lâches concessions; ils entraveraient peut-être notre marche. Souvenons-nous surtout qu'il n'y a rien de commun entre notre pharmacopée et celle des

allopathes. Mais soyons bienveillants, charitables; accueillons dignement les moindres avances de nos adversaires et du pouvoir, sans trop les solliciter; nos bienfaits nous les attireront. La vérité, fille du ciel, peut être pendant quelque temps méconnue, outragée; tôt ou tard elle resplendit comme le soleil; elle éblouit ses détracteurs, les cherche et ne les trouve plus.

Pharmaciens! L'homœopathie est loin d'en vouloir à vos intérêts, et nous vous avons montré comment et par qui ils sont menacés, ils sont minés. Nous vous avons montré à quelles conditions nous nous fierons à vous, à quelles conditions vous grandirez dans l'opinion publique, et comment vos intérêts s'accordent avec notre doctrine, notre pharmacopée. Nous avions le droit de le dire. A vous d'y songer.

NOTE

SUR LA 4e ÉDITION

DU

TRAITÉ DE PHARMACIE THÉORIQUE ET PRATIQUE

DE M. SOUBEIRAN,

Pharmacien en chef des hôpitaux et hospices civils de Paris,
Directeur de la pharmacie centrale des hôpitaux,
Professeur à l'école spéciale de pharmacie,
Membre de l'académie impériale de médecine, etc., etc.



Notre travail était terminé et déjà entre les mains de l'imprimeur, lorsque nous avons reçu la 4e édition du *Traité de pharmacie théorique et pratique*, par E. Soubeiran. Suivent les titres.

A la page 7 de sa préface, nous lisons le passage suivant :

« J'ai jugé utile d'introduire dans cette édition une notice sur les médicaments homœopathiques. La doctrine

sur laquelle leur emploi est fondé, témoigne jusqu'à quel point l'absurde peut prendre de crédit sur les cerveaux humains. On comprend qu'un médecin attende tout des efforts de la nature, et fasse de la médecine expectante ; on comprend que, pour tromper l'impatience du malade, pour parler à son imagination et lui donner le courage de s'astreindre à un régime sévère, il l'amuse par un semblant de médication; mais que l'on ose établir en principe scientifique qu'un effet peut être produit sans cause, ou, ce qui revient au même, par un médicament à la vingtième ou trentième dilution, par un grain d'arnica noyé dans l'Océan, c'est le comble de la folie ou de l'impudence. Cependant, dans l'état actuel de notre société, où l'homœopathie ne manque pas de prosélytes, il est bon que les pharmaciens soient mis à même de préparer les médicaments suivant les indications de ce système, ne fût-ce que pour se défendre contre les empiétements des homœopathes, et leur ôter le prétexte de se livrer à l'exercice de la pharmacie. La notice que j'introduis à la fin du deuxième volume de cet ouvrage, a été rédigée par M. le professeur Grassi, que sa position particulière a obligé de fouiller les livres des homœopathes, et qui en avait fait cet extrait pour sa propre utilité. »

Nous devrions être habitués dès longtemps à l'outrecuidance et aux insultes de nos adversaires. Et pourtant, nous l'avouons sans détour, en transcrivant cette page, indigne, sans doute, de l'homme qui l'a écrite, nous nous sommes ému... C'est qu'aussi nous pensions aux souffrances de tant de malades, aux dépenses de tant

d'ouvriers que la maladie frappe et ruine, puis à la manière dont on les induit en erreur..... Nous étions tenté d'user de représailles et de dire :

Vous donnez sottement vos qualités aux autres!

Mais il ne nous convient pas de nous engager dans cette voie, d'employer ces armes déloyales, à l'usage de ceux-là seuls qui se sentent vaincus. Respectons-nous, respectons notre belle cause et la cause de la science et de l'humanité. Il est plus digne, suivant la noble devise du grave historien de l'antique Rome, de répondre sans haine et sans emportement : *Sine odio et irâ.*

Pourquoi, au reste, nous laisserions-nous aller aux inspirations de la colère? On disait l'homœopathie morte, et voilà qu'on lui donne une place dans des traités officiels; on refusait de la reconnaître, et voilà qu'on compte avec elle. Il faut bien l'admettre, en effet, à moins de jouer le rôle de ce pyrrhonnien obstiné qui niait le bâton sous les coups duquel il expirait.

Dans l'état actuel de notre société, où l'homoeopathie ne manque pas de prosélytes. Enfin, vous y venez. Vous avez laissé tomber cette phrase, M. Soubeiran; et vous n'êtes pas le premier à constater un fait dont l'évidence grandit tous les jours.

Cet aveu vous coûte immensément; il a dû vous paraître plus amer que la plus amère de vos préparations officinales. Aussi bien, nous ne vous en remercions pas, il est fait de trop mauvaise grâce; il vous est arraché par la force irrésistible de la vérité, et vous l'accompagnez d'insultes, absolument comme le démon qui en-

tremêlait ses aveux de blasphèmes. Vous nous rappelez involontairement ces vers qui terminent le portrait grotesque d'un poète célèbre :

Il me semble, en lui, voir le diable
Que Dieu force à louer ses saints.

Reprenons cette phrase malencontreuse, pleine d'inconséquences, et pour laquelle l'académie vous boudera :

Dans l'état actuel de notre société, où l'homœopathie ne manque pas de prosélytes, il est bon que les pharmaciens soient mis à même de préparer les médicaments suivant les indications de ce système, ne fût-ce que pour se défendre contre les empiétements des homœopathes, et leur ôter le prétexte de se livrer à l'exercice de la pharmacie.

En vérité, c'est à n'y pas croire, et la plume tombe des mains. Quoi ! notre doctrine est venue prouver *jusqu'à quel point l'absurde peut prendre de crédit sur les cerveaux humains, elle est le comble de la folie ou de l'impudence*, et vous vous faites ses complices ! Sans l'excuse de la bonne foi, de propos délibéré, vous trompez la confiance des malheureux malades qui s'adressent à vous ! Vous foulez aux pieds votre orgueilleuse science ! Vous méconnaissez, vous outragez tout ce qu'il y a de grand, de noble dans notre nature, la conscience, pour un gain sordide, pour quelques misérables pièces d'or !

De quel côté, je vous prie, se trouvent l'absurde, la déraison, l'impudence? Nous autres, fussions-nous dans l'erreur, notre foi nous absout, mais pour vous !..... Est-ce donc que les notions de noblesse et de bassesse,

de vertu et de vice, de dignité, de loyauté et de.... sont tellement confondues aujourd'hui, que vous n'ayez pas su discerner? Serait-il donc permis, dans certaines positions, de sacrifier l'intérêt des malades à des instincts grossiers, déshonorants, de transformer en un vil métier une profession sainte, et que la société aurait besoin de vénérer?

Ah! vous voulez préparer nos médicaments! J'avais donc mille fois raison en disant aux médecins homœopathes de se défier de vous. Mes appréhensions étaient justes, mon cri d'alarme n'était pas produit par une vaine terreur. Vous voulez préparer nos médicaments! Mais vous n'avez nulle confiance en nous, et vous les croyez sans action; comment pourrions-nous nous fier à vos préparations? Non, mille fois non, il ne peut y avoir rien de commun entre vous et nous; vous l'écrivez sans détour; et s'il m'était resté un léger doute sur l'opportunité de mon travail, vous levez mes scrupules. Mon livre est justifié de tout point, et nul ne pourra en censurer ni le fond ni la forme.

Admirez, je vous prie, la force des raisonnements. Pourquoi les pharmaciens doivent-ils s'appliquer à la préparation de nos médicaments? Ecoutez : ils le doivent, *ne fût-ce que pour se défendre contre les empiétements des homœopathes, et leur ôter le prétexte de se livrer à l'exercice de la pharmacie*. En d'autres termes : L'homœopathie enlève les malades aux médecins qui alimentent nos pharmacies; elle leur fait une concurrence désastreuse; chaque jour ses empiétements s'accroissent; ne la laissons pas pénétrer dans nos officines, faisons

bonne garde autour des mortiers, des fourneaux, des matras, des cornues; emparons-nous de la préparation de ses médicaments, prenons ses armes ou nous sommes perdus. C'est ce qui s'appelle combattre *pro aris et focis*. C'est par trop montrer le bout de l'oreille, et l'ame se sent prise de tristesse et de dégoût en présence de cet égoïsme..... O Monsieur Soubeiran! passons.

L'auteur que nous combattons avec regret avoue ingénuement qu'il n'a pas étudié notre doctrine, car il a confié la notice sur les préparations homœopathiques à M. Grassi, *que sa position particulière a obligé de fouiller les livres des homœopathes*. Il aurait dû en faire autant, et ne pas juger ce qu'il ignore. Où est la sagesse dans un pareil procédé? Quelle confiance mérite un tel jugement? M. Soubeiran est une des illustrations de l'académie de médecine. C'est un chimiste distingué, un habile préparateur; nous le croyons. Mais cette physique et cette chimie, qui ne laissent voir aux étudiants que des phénomènes de combinaisons, des agrégats et des corps constitués par la force de cohésion, n'auraient-elles pas dû faire entrevoir, soupçonner du moins, à un esprit philosophique, dans quelle ignorance est la science de l'état atomique de ces mêmes corps, de l'impondérabilité des molécules dégagées de leurs combinaisons, des phénomènes de l'électricité et du bio-électrisme insoumis à nos lois?... Et dès lors, un savant doute et s'abstient. Il n'affirme pas l'impuissance d'une trentième dilution, quand surtout il connaît la loi de notre thérapeutique, la loi de l'univers : *similia similibus;* il trouve plus sage d'en référer aux faits qui

en attestent la puissance depuis soixante ans, et qui remplissent nos traités, nos cliniques, toute notre littérature.

C'est assez nous occuper de M. Soubeiran, après tout ce que nous avons dit dans le cours de notre travail. Un mot sur M. Grassi. Sa notice sur la pharmacopée homœopathique est louable à plus d'un titre. On y découvre le savant laborieux, modeste, évitant avec soin toute polémique irritante. A des hommes de cette trempe, nous serons heureux d'accorder toutes les preuves de sympathie et d'estime.

Pourtant, il est un point, un point essentiel sur lequel nous ne saurions être d'accord avec lui. Il prétend que tous les produits chimiques contenus dans notre pharmacopée doivent être pris à l'état pur, c'est-à-dire, obtenus par les procédés les plus exacts, et que c'est avec ces substances qu'on doit préparer les diverses atténuations. Nous ignorons les droits de M. Grassi à donner ce conseil, en face de MM. Jahr et Catellan, auteurs de notre pharmacopée. Les substances qui entrent dans nos prescriptions doivent être les mêmes que celles avec lesquelles les expérimentations ont été faites; car ces expérimentations sont la base de notre thérapeutique. Voilà de quoi *motiver le respect que nous avons pour les conseils du maître*. Ceux qui *trouvent cette règle trop absolue* doivent y faire attention. Nous devons, nous, n'employer que des médicaments dont nous connaissons bien les effets. Nous n'ignorons pas les raisons qui militent en faveur de l'opinion de M. Grassi, mais nous attendons des expériences sûres. Ce que nous

appelons le *causticum*, n'est pas de la potasse aussi pure qu'on pourrait le désirer, mais c'est le produit expérimenté que nous connaissons, et qui ne peut être remplacé par la potasse pure, sans que cette substance ait été soumise à l'expérimentation.

Montélimar. Imprimerie Bourron.

pour cela que la *Médecine homœopathique domestique* s'adresse à tous; d'abord à ceux qui sont convaincus par leur propre expérience des avantages réels des principes hahnemanniens, et puis à ceux qui n'ont pas eu occasion d'acquérir cette conviction, de même aussi qu'à ceux qui n'ont entendu que mal parler de l'homœopathie.

DOCTRINE DE L'ÉCOLE DE RIO-JANEIRO et Pathogénésie brésilienne, contenant une exposition méthodique de l'homœopathie, la loi fondamentale du dynamisme vital, la théorie des doses et des maladies chroniques, les machines pharmaceutiques, l'algèbre symptomatologique, etc., par le docteur B. Mure. Paris, 1849, in-12 de 400 pages, avec 37 figures intercalées dans le texte. 7 fr. 50

SYSTÉMATISATION PRATIQUE DE LA MATIÈRE MÉDICALE HOMOEOPATHIQUE, par le docteur *A. Teste*, membre de la Société gallicane de médecine homœopathique. Paris, 1853, 1 vol. in-8 de 600 pages. 8 fr.

Dans cet ouvrage, l'auteur a établi : 1° que toutes les maladies, soit naturelles, soit médicamenteuses, sont, suivant l'heureuse expression de Hahnemann, des altérations virtuelles et dynamiques de la santé; 2° que les effets des médicaments ne sont ni plus ni moins absolus, ni moins constants que ne le sont ceux des autres causes des maladies auxquelles l'homme est exposé; 3° que le *similia similibus*, raison de la spécialité, mais dont le spécificisme, tel que l'ont entendu quelques homœopathes, n'est qu'une déduction fausse, est d'autant plus fécond en résultats heureux, qu'on l'applique à l'ensemble des deux maladies, dont l'une a pour objet d'éteindre l'autre; 4° enfin, que de toutes les maladies, celles qui sont le moins subordonnées au principe d'individualisation absolue établi par Hahnemann, sont les épidémies et les maladies médicamenteuses, ce qui toutefois n'empêche pas les unes et les autres de présenter encore d'individu à individu des différences notables.

TRAITÉ HOMOEOPATHIQUE DES MALADIES AIGUES ET CHRONIQUES DES ENFANTS, par le docteur *A. Teste*. 1850, in-12 de 460 pages. 4 fr. 50

Cet ouvrage, fruit de cinq années d'observations et de recherches assidues, a, par-dessus tout, le mérite d'être clairement écrit et essentiellement pratique. Il est divisé en deux parties dont la première comprend l'hygiène des enfants depuis les premiers jours de la vie jusqu'à l'adolescence, et la seconde la description et le traitement de toutes leurs maladies. Cette seconde partie contient une foule d'indications thérapeutiques absolument nouvelles, dont l'expérience clinique a prouvé l'efficacité et qu'on chercherait vainement ailleurs.

VÉRITÉ DE L'HOMOEOPATHIE ou Théorie nouvelle propre à démontrer l'action réelle, le mode et la nature d'action des remèdes infinitésimaux, par le docteur *Z. Castaing*. Paris, 1853, in-8 de 102 pages. 2 fr. 50 c.

PRINCIPE DE LA DOCTRINE MÉDICALE HOMOEOPATHIQUE, par le docteur *L. Salevert de Fayolle*, membre de la Société gallicane de médecine homœopathique. Paris, 1853, in-8 de 360 pages. 5 fr.

DU TRAITEMENT HOMOEOPATHIQUE DES AFFECTIONS NERVEUSES ET DES MALADIES MENTALES, par le docteur *G.-H.-G. Jahr*. Paris, 1854, in-12 de 600 pages. 6 fr.

Cet important ouvrage comprend : 1° la description symptomatologique de la maladie, ses diverses variétés, le diagnostic et le pronostic; 2° toutes les indications symptomatologiques et pharmacologiques que la matière médicale et les expériences cliniques fournissent pour le traitement de ces affections.

DU TRAITEMENT HOMOEOPATHIQUE DES MALADIES DE LA PEAU et des lésions extérieures en général, par le docteur *G.-G.-H. Jahr*. Paris, 1850, 1 vol. in-8 de 560 pages. 8 fr.

Préparé par de longues et consciencieuses études, il appartenait à M. le docteur Jahr d'élucider la question des affections cutanées, de ces maladies si souvent rebelles à tout traitement et qui font le désespoir des malades et des médecins. Cet ouvrage est divisé en trois parties : 1° Thérapeutique des maladies de la peau; 2° Matière médicale; 3° Répertoire symptomatique.

NOUVEAU MANUEL DE MÉDECINE HOMOEOPATHIQUE, divisé en deux parties, 1° *Matière médicale;* 2° *Répertoire thérapeutique et symptomatologique*, par le docteur *G.-H. Jahr*. Cinquième édition augmentée. Paris, 1850, 4 vol. in-12. 18 fr.

Cette édition présente le tableau le plus complet et le plus méthodique de la doctrine homœopathique jusqu'à ce jour. Ainsi l'on trouvera non-seulement le *Répertoire entièrement refondu* et augmenté de tout ce que comprend la matière médicale en faits importants, mais encore, dans la première partie, *huit nouveaux médicaments*, ajoutés aux trente-cinq dont la quatrième édition avait été augmentée. Enfin, il n'est pas un seul médicament important auquel l'auteur n'ait ajouté de nouvelles confirmations pratiques, en annotant par des signes indicateurs bien des symptômes qui ne l'avaient pas encore été.

NOTICES ÉLÉMENTAIRES SUR L'HOMOEOPATHIE et la manière de la pratiquer, avec quelques uns des effets les plus importants de dix des principaux remèdes homœopathiques, à l'usage de tous les hommes de bonne foi qui veulent se convaincre par des essais de la vérité de cette doctrine, par *H.-G. Jahr*. Troisième édition augmentée. Paris, 1853, in-18 de 130 pages. 1 fr. 75.

Cet ouvrage comprend : Introduction. — De l'examen du malade. — De la recherche du médicament. — De l'emploi des médicaments. — Du régime à prescrire. — Quelques effets de dix des principaux médicaments homœopathiques : 1° aconit; 2° arnica; 3° arsenium; 4° belladona; 5° bryonia; 6° camomilla; 7° mercurius; 8° nux vomica; 9° pulsatilla; 10° sulphur.

DU TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DU CHOLÉRA, avec l'indication des moyens de s'en préserver, pouvant servir de conseils aux familles en l'absence du médecin; par le docteur *G.-H.-G. Jahr*. Paris, 1848, 1 vol. in-12. 1 fr. 50

Cet ouvrage comprend : 1° Du choléra en général. — 2° De la nature pathologique et des causes du choléra. — 3° Du régime et des moyens préservatifs contre le choléra. — 4° Du traitement de la cholérine. — 5° Du traitement des prodromes et de la première période du choléra. — 6° Du traitement du choléra déclaré. — 7° Du traitement du choléra sporadique. — 8° Du traitement des suites du choléra et de la convalescence. — 9° Tableau complet des médicaments à consulter dans les diverses formes du choléra. — 10° Tableau alphabétique de tous les symptômes cholériques avec indication des médicaments qui y répondent.

NOUVELLE PHARMACOPÉE HOMŒOPATHIQUE, ou Histoire naturelle et préparation des médicaments homœopathiques, et Posologie ou administration des doses, par le docteur *G.-H.-G. Jahr* et *P.-M.-L.-A. Catellan*, pharmacien. *Nouvelle édition*, corrigée et augmentée, accompagnée de 135 planches intercalées dans le texte. Paris, 1853, in-12 de 430 pages. 7 fr.

Une révision générale et des additions importantes ont été faites à cette *seconde édition*, pour laquelle M. Jahr a réclamé le concours et la longue expérience de M. Cattellan, pharmacien bien connu des médecins homœopathes. C'est en quelque sorte un ouvrage nouveau, que nous présentons comme le complément du *Nouveau manuel de médecine homœopathique*. Le médecin et le pharmacien y trouveront consigné tout ce que l'expérience pratique a introduit d'amélioration dans le mode de préparation des médicaments, et dans l'indication des méthodes les plus simples et les plus sûres pour se procurer des remèdes aussi purs qu'efficaces.

L'histoire naturelle des substances animales et végétales a reçu une addition importante, c'est celle de 135 figures intercalées dans le texte, offrant la figure des substances médicinales les plus usitées. Enfin nous recommandons la partie dans laquelle les auteurs traitent de *l'administration des doses des médicaments*, et où ils indiquent, suivant les règles, la véritable sphère d'action à chacun des divers modes d'employer les médicaments, tels que l'*olfaction*, les *globules*, les *gouttes*, les *solutions aqueuses*, ainsi que l'usage le plus convenable des diverses *dilutions* dans les différents cas de la maladie.

EXPOSITION DE LA DOCTRINE MÉDICALE HOMŒOPATHIQUE, ou Organon de l'art de guérir, par *S. Hahnemann;* suivie d'Opuscules de l'auteur, comprenant : 1° Des formules en médecine : 2° les effets du café; 3° la médecine de l'expérience; 4° Esculape dans la balance; 5° urgence d'une réforme en médecine; 6° valeur des systèmes en médecine; 7° conseils à un aspirant au doctorat; 8° trois méthodes accréditées de traiter les maladies; 9° l'allopathie; 10° les obstacles à la certitude et à la simplicité de la médecine pratique sont-ils insurmontables? 11° la belladone, préservatif de la scarlatine; traduit de l'allemand, sur la dernière édition, par le docteur *A.-J.-L. Jourdan*. *Troisième édition*, augmentée et précédée d'une Notice sur la vie, les travaux et la doctrine de l'auteur par le docteur *Léon Simon*. Accompagnée du portrait de *Hahnemann*, gravé sur acier. Paris, 1845, in-8. 8 fr.

ÉTUDES DE MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE, par le docteur *S. Hahnemann*, Opuscules servant de complément à ceux qui font suite à la troisième édition de l'*Organon*, suivis de la *Clinique médicale homœopathique* du docteur *Hartung*, traduits de l'allemand par le docteur *Schlesinger-Rahier*. Paris, 1850, 1 vol. in-8 de 516 p. 7 fr.

Ce nouvel ouvrage de S. Hahnemann est le complément de ses œuvres; les principaux opuscules qui les composent sont : 1° Du choix du médecin ; 2° Essai sur un nouveau principe pour découvrir la vertu curative des substances médicinales ; 3° Antidotes de quelques substances végétales héroïques; 4° Des fièvres continues et rémittentes ; 5° Des maladies périodiques à types hebdomadaires ; 6° De la préparation et de la dispensation des médicaments par les médecins homœopathes; 7° Essai historique et médical sur l'ellébore et l'elléborisme ; 8° Un cas de folie ; 9° Traitement du choléra ; 10° Une chambre d'enfants ; 11° De la satisfaction de nos besoins matériels; 12° Une alliance est-elle possible entre l'homœopathie et l'allopathie; 13° Correspondance de Hahnemann (14 lettres). — Clinique médicale homœopathique du docteur Hartung.

DOCTRINE ET TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DES MALADIES CHRONIQUES, par le docteur *S. Hahnemann*. Traduit de l'allemand, sur la dernière édition, par *A.-J.-L. Jourdan*, membre de l'Académie nationale de médecine. *Seconde édition* entièrement refondue et considérablement augmentée. Paris, 1846, 3 vol. in-8, de chacun 600 pages. 23 fr.

Le *Traité des maladies chroniques* est, de tous les ouvrages de Hahnemann, celui auquel il attachait le plus d'importance. Il a consacré les dernières années de sa vie à la composition de ce livre; car c'est à Paris qu'il a refait, en grande partie, la seconde édition allemande, dont nous publions aujourd'hui une nouvelle traduction.

Cette seconde édition est en réalité un ouvrage nouveau. Non seulement l'auteur a refondu l'histoire de chacun des *vingt-deux* médicaments dont se composait la première, et a presque doublé pour chacun d'eux le nombre des symptômes, mais encore il a ajouté *vingt-cinq* substances nouvelles, de sorte que le nombre total des médicaments antipsoriques se trouve porté aujourd'hui à *quarante-sept*.

COMPTE RENDU du procès de madame Hahnemann, docteur en homœopathie. Question d'exercice illégal de la médecine. *Troisième édition*. Paris, 1847, in-8. 1 fr.

PORTRAIT DE HAHNEMANN, fondateur de la doctrine homœopathique; très belle gravure sur acier, in-4, papier de Chine, 1844. 2 fr. 50

ANALYSE COMPLÈTE ET RAISONNÉE DE LA MATIÈRE MÉDICALE de *S. Hahnemann*, où sont exposés les principes et les conséquences de l'expérimentation homœopathique, par *Max. Vernois*, docteur en médecine. Paris, 1835, in-8. 1 fr. 25

DE LA MÉNINGITE PURULENTE ÉPIDÉMIQUE. Mémoire sur cette affection qui a régné à Avignon dans l'hiver de 1846-1847, par le docteur *J.-J. Béchet* (d'Avignon). Paris, 1852, in-8 3 fr. 50 c.

DE LA PROPHYLAXIE EN GÉNÉRAL, de son application aux maladies épidémiques et aux affections chroniques héréditaires, par le docteur *Gastier* (de Thoissey). *Nouvelle édition*. Paris, 1852, in-12 de 108 pages. 1 fr. 50 c.

SYMPTOMATOLOGIE HOMŒOPATHIQUE, ou tableau synoptique de toute la matière médicale pure, à l'aide duquel se trouve immédiatement tout symptôme ou groupe de symptômes cherché; par *P.-J. Laffite*. Paris, 1844, 1 beau vol. grand in-4 de près de 1,000 pages. 35 fr.

Comme tous les manuels, celui-ci a l'avantage d'aider et de suppléer à la mémoire, mais il a, de plus que tous les autres, l'inappréciable mérite de présenter synoptiquement non plus des symptômes isolés, mais des symptômes ou des groupes de symptômes complets et tels que les donne la matière médicale, de sorte qu'on peut dire de cet ouvrage : que c'est la matière médicale elle-même disposée dans une forme qui épargne les recherches et les tâtonnements qui ont fait jusqu'à ce jour le désespoir des homœopathes.

COMPTE RENDU DES TRAVAUX DU CONGRÈS MÉDICAL HOMŒOPATHIQUE DE PARIS, session de 1851. Paris, 1851, in-8 de 248 pages. 3 fr.

COMPTE-RENDU DES TRAVAUX DU CONGRÈS MÉDICAL HOMŒOPATHIQUE de Bordeaux, session de 1854. Paris et Bordeaux, 1855, in-8.

CLINIQUE MÉDICALE HOMŒOPATHIQUE DE STAOUELI (Algérie) en 1850, par le R. F. *Alexis Espanet*, médecin de cet établissement. Paris, 1851, in-8. 3 fr. 50 c.

LES PHARMACIENS DEVANT L'HOMŒOPATHIE, et l'allopathie devant les pharmaciens, par le frère *Alexis Espanet*. Paris, 1854, in-8 de 70 pages. 1 fr. 25 c.

LES MÉDECINS DE L'ÉCOLE OFFICIELLE DEVANT L'HOMŒOPATHIE, par le frère *Alexis Espanet*. Paris, 1854, in-8 de 56 pages. 1 fr. 25 c.

MANUEL POUR SERVIR A L'ÉTUDE CRITIQUE DE L'HOMŒOPATHIE, par le docteur *Griesselich*, rédacteur du journal *l'Hygea*, traduit de l'allemand, par le docteur Schlesinger, Paris, 1849, 1 vol. in-12. 5 fr.

Ce Manuel renferme tous les développements nécessaires à l'intelligence de la doctrine médicale homœopathique. Il indique au débutant la route dans laquelle il doit ensuite marcher seul pour arriver au but. L'auteur a cru devoir élaguer beaucoup de théories plus ou moins ingénieuses, inutiles au lit du malade, mais il a insisté pour donner à la doctrine du simile une base physiologique et pathologique qui obtiendra l'assentiment de tous les vrais amis du progrès et de l'homœopathie.

MÉMORIAL DU MÉDECIN HOMŒOPATHE, ou Répertoire alphabétique de traitements et d'expériences homœopathiques, pour servir de guide dans l'application de l'homœopathie au lit du malade, par le docteur *Haas*. Traduit de l'allemand par *A.-J.-L. Jourdan*. Deuxième édition, revue et augmentée. Paris, 1850, in-18. 3 fr.

Cet ouvrage a pour but de mettre en évidence tout ce que l'homœopathie a produit jusqu'à ce jour; il servira à diriger l'attention vers tel ou tel d'entre tous les nombreux moyens dont cette méthode dispose; il servira de guide à l'homœopathe au début de sa carrière, et à lui faire connaître, sous le point de vue pratique, l'efficacité des substances sur lesquelles son choix doit se fixer.

MANUEL DE THÉRAPEUTIQUE MÉDICALE HOMŒOPATHIQUE, pour servir de guide au lit des malades et à l'étude de la matière médicale pure, par le docteur *C. Bœnninghausen*. Traduit de l'allemand par le docteur *D. Roth*. Paris, 1846, 1 vol. grand in-12 de 600 pages. 7 fr.

Cet ouvrage, indispensable à toutes les personnes qui veulent étudier ou pratiquer l'homœopathie, est divisé en sept parties, savoir : I. Symptômes fournis par les facultés affectives, intellectuelles et morales. — II. Siége des symptômes suivant les organes et leurs fonctions. — III. États morbides suivant les sensations et les douleurs. — IV. Symptômes fournis par les bâillements, le sommeil et les rêves. — V. Symptômes fournis par l'état de la circulation et les fièvres. — VI. Symptômes selon les changements de l'état, le temps, le lieu et les circonstances. — VII. Concordance des médicaments homœopathiques.

TABLEAU DE LA PRINCIPALE SPHÈRE D'ACTION ET DES PROPRIÉTÉS CARACTÉRISTIQUES DES *REMÈDES ANTIPSORIQUES*, par le docteur *Bœnninghausen*, précédé d'un Mémoire sur la Répétition des doses, par le docteur *Héring*. Traduit de l'allemand par *de Bachmeteff*, et *T. Rapou*, avec des considérations sur les remèdes homœopathiques. Paris, 1846, in-8. 5 fr. 50

DE LA THÉRAPIE HOMOEOPATHIQUE DES FIÈVRES INTERMITTENTES, par *C. de Bœnninghausen*, traduit de l'allemand par *C. de Bachmeteff* et *Rapou*. Lyon, 1838, in-8. 2 fr. 50 c.

PRÉCEPTES HYGIÉNIQUES et régime à suivre pendant le traitement homœopathique des maladies aiguës et chroniques, avec une instruction pour les malades, sur la manière de consulter leur médecin éloigné et de correspondre avec lui, par le docteur *T. Rapou*. Lyon, 1836, in-8. 75 c.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES REMÈDES HOMOEOPATHIQUES, par le docteur *T. Rapou*. Paris, 1846, in-8. 2 fr. 50

HISTOIRE DE LA DOCTRINE MÉDICALE HOMŒOPATHIQUE, son état actuel dans les principales contrées de l'Europe. Application pratique des principes et des moyens de cette doctrine au traitement des maladies, par le docteur *Aug. Rapou*, médecin à Lyon. Paris, 1847, 2 forts vol. in-8. 15 fr.

DE LA FIÈVRE TYPHOIDE et de son traitement homœopathique, par le docteur *Aug. Rapou*. Paris, 1851, in-8 de 108 pages. 3 fr.

Cet ouvrage comprend : de la nature de la fièvre en général, de la nature de la fièvre typhoïde, des causes de la fièvre typhoïde et des circonstances qui favorisent sont développement ; lésions des tissus et des fonctions ; description de l'invasion et du développement de la fièvre typhoïde ; traitement de la fièvre typhoïde.

NOUVEAU MANUEL DE MÉDECINE VÉTÉRINAIRE HOMŒOPATHIQUE, ou Traitement homœopathique des maladies du cheval, du bœuf, de la brebis, du porc, de la chèvre et du chien, à l'usage des vétérinaires, des propriétaires ruraux, des fermiers, des officiers de cavalerie et de toutes les personnes chargées du soin des animaux domestiques, par *F.-A. Gunther*. Traduit de l'allemand, sur la troisième édition, par *P.-J. Martin*, médecin-vétérinaire, ancien élève des écoles vétérinaires. Paris, 1846, 1 vol. in-8 de 460 pages. 6 fr.

Aujourd'hui qu'un grand nombre de personnes ont parfaitement compris l'importance de la médecine vétérinaire populaire, et que leurs efforts tendent à lui imprimer la véritable direction qu'elle doit prendre, il y avait utilité de publier le *Nouveau Manuel de médecine vétérinaire homœopathique ;* car à l'homœopathie surtout il était réservé de lui ouvrir une nouvelle carrière, en lui apprenant à individualiser les maladies, à les regarder et à les traiter comme des faits particuliers, à ne plus croire qu'on en connaît le remède dès qu'on est parvenu à leur imposer un nom.

STATISTIQUE DE LA MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE, par le docteur *C. Croserio*. Paris, 1848, in-8. 2 fr. 50

NOUVEL ORGANE DE LA MÉDECINE SPÉCIFIQUE, ou exposition de l'état actuel de la méthode homœopathique, par le docteur *J.-L. Rau ;* suivi de *Nouvelles expériences sur les doses dans la pratique de l'homœopathie*, par le docteur *G. Gross*. Traduit de l'allemand par le docteur *D. R.* Paris, 1845, in-8 de 304 pages. 5 fr.

Fruit d'une longue pratique, de connaissances sérieuses et d'un jugement solide, cet ouvrage, riche d'aperçus nouveaux et vrais, est destiné à la propagation de l'homœopathie parmi les médecins, parce qu'il parle le langage de la science, un peu trop négligé dans la plupart des écrits de la nouvelle école.

HOMŒOPATHIE DOMESTIQUE, comprenant l'hygiène, le régime à suivre pendant le traitement des maladies et la thérapeutique homœopathique, par le docteur *Bigel*, précédée d'une notice sur l'hôpital homœopathique de la Charité de Vienne, *deuxième édition* entièrement refondue, par le docteur *Beauvais* (de Saint-Gratien). Paris, 1839, in-18 de 624 pages. 5 fr. 50

EXAMEN THÉORIQUE ET PRATIQUE DE LA MÉTHODE CURATIVE du docteur *Hahnemann*, nommée homœopathique, par le docteur *Bigel*. Varsovie, 1827, 3 vol. in-8. 9 fr.

EFFETS TOXIQUES ET PATHOGÉNÉTIQUES DE PLUSIEURS MÉDICAMENTS sur l'économie animale dans l'état de santé, par le docteur *Beauvais* (de Saint-Gratien). Paris, 1845, in-8 de 420 pages avec huit tableaux in-folio. 7 fr.

CLINIQUE HOMŒOPATHIQUE, ou recueil de toutes les observations pratiques publiées jusqu'à nos jours, par le docteur *Beauvais* (de Saint-Gratien). Paris, 1836-1839. *Ouvrage complet*. 9 forts vol. in-8. 45 fr.

Cette vaste collection embrasse une série de 5,139 observations détaillées des maladies traitées par la méthode homœopathique recueillies en Allemagne, en France, en Angleterre, en Italie, etc., et classées par ordre alphabétique de maladie. C'est ainsi que l'on trouvera dans cet ouvrage : 104 observations d'*Aliénation mentale*. 37 observations d'*Aménorrhée*. 20 observations d'*Apoplexie*. 41 observations d'*Arthrite aiguë et chronique*. 41 observations d'*Asthme*. 68 observations de *Bronchite aiguë et chronique*. 20 observations de *Cancer*, 105 observations de *Céphal-*

lalgie. 97 observations de *Choléra*. 27 observations de *Chorée*. 36 observations de *Colique*. 37 observations de *Convulsions*. 50 observations de *Coqueluche*. 58 observations de *Croup*. 74 observations de *Dartres*. 131 observations de *Diarrhée* et de *Dysenterie*. 87 observations d'*Entéropathie aiguë et chronique* (maladies du bas-ventre). 61 observations d'*Épilepsie*. 64 observations d'*Érysipèle*. 89 observations d'*Exanthème chronique* (maladies de la peau). 253 observations de *Fièvres intermittentes*. Et ainsi pour toutes les maladies qui embrassent le cadre nosologique. L'ouvrage est terminé par une *table des médicaments employés dans les maladies* avec renvois aux observations.

DE L'INTOLÉRANCE ET DE LA LIBERTÉ SCIENTIFIQUE dans les concours de médecine, par le docteur *Alph. Milcent*. Paris, 1854, in-8 de 16 pages. 50 c.

HISTOIRE DE LA MUSCULATION IRRÉSISTIBLE, ou Chorée anormale, par le docteur *D. Roth*. Paris, 1850, de 280 pages. 3 fr. 50

LEÇONS DE MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE, par le docteur *Léon Simon*. Paris, 1836, 1 fort vol. in-8. 8 fr.

Cet ouvrage est ainsi divisé : Programme du cours. — Vue générale de la doctrine homœopathique. — De la méthode homœopathique. — Loi de spécificité. — Dynamisme vital. — Institution de l'expérimentation pure. — De la pathologie, du diagnostic et du pronostic homœopathique. — Théorie et considérations pratiques sur le traitement des maladies chroniques. — Moyens de connaître les vertus curatives des médicaments.—Thérapeutique générale homœopathique. — Répétition des doses homœopathiques. — Mode de préparation et d'administration des médicaments. — Hygiène. — Physiologie homœopathique.

DU CHOLÉRA-MORBUS ÉPIDÉMIQUE, de son traitement préservatif et curatif, selon la méthode homœopathique. Rapport publié par la Société hahnemanienne de Paris (M. *Léon Simon*, rapporteur). 1848. In-8 de 94 pages. 1 fr. 25

LETTRE A M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, en réponse au jugement de l'Académie nationale de médecine sur la doctrine homœopathique, au nom de l'Institut homœopathique de Paris, par le docteur *Léon Simon*. Paris, 1835, in-8. 1 fr. 50

LETTRE A MESSIEURS LES MEMBRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS, en réponse au discours de M. le professeur *Trousseau*, par le docteur *Léon Simon*. Paris, 1843, in-8 de 126 pages. 1 fr. 50

COMPARER LES EFFETS DU MERCURE sur l'homme sain avec ceux que produit la Syphilis, par le docteur *A.-Léon Simon* fils. Paris, 1847, in-4°. 2 fr.

POURQUOI JE FAIS DE L'HOMŒOPATHIE. Explication adressée à mes confrères et à mes clients, par le docteur *Escallier*. Paris, 1850, in-8 de 32 pages. 1 fr. 25

DE L'ANALGÉSIE et de l'emploi thérapeutique des métaux à l'extérieur, par le docteur *J. Perry*. Paris, 1852, in-8 de 30 pages. 50 c.

DES SPÉCIFIQUES EN MÉDECINE, par le docteur *Molin* fils. Paris, 1847, in-4°. 2 fr. 50

L'ESPRIT DE LA MÉDECINE ancienne et nouvelle comparée; par le docteur *Rucco*. Quatrième édition, augmentée d'un mémoire sur le choléra. Paris, 1854, in-8 de 460 pages. 6 fr.

LA VIEILLE MÉDECINE et ses dangers, surtout dans l'apoplexie, la fluxion de poitrine, les fièvres typhoïdes et cérébrales, par le docteur *C.-A. Ginestet*. Niort, 1847, in-8. 2 fr. 50

LA MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE JUGÉE PAR LES MÉDECINS, précédée d'un coup d'œil sur l'histoire de la médecine allopathique, depuis Hippocrate jusqu'en 1841, et suivie de l'exposé d'une thérapeutique nouvelle, fondée sur l'observation et l'expérience, destinée à détrôner l'hypothèse en médecine et à élever l'art de guérir au rang des sciences exactes, par *A. Guyard*, membre de plusieurs sociétés savantes. Paris, 1842, in-8. 3 fr. 50.

GUIDE DE L'HOMŒOPATHE, ou traitement de plus de mille maladies guéries, contenant : 1° l'indication par ordre alphabétique des maladies sous les dénominations nosologiques de l'ancienne école, les symptômes de ces maladies et les remèdes qui leur ont été opposés avec succès ; 2° la liste des médicaments par ordre alphabétique, et à la suite du nom de chaque substance les affections guéries par son emploi, etc., par le docteur *A.-J. Ruoff*. Traduit de l'allemand par *G.-L. Strauss*. Deuxième édition. Paris, 1850, in-18 de 460 pages. 5 fr.

CONSEILS D'UN MÉDECIN HOMŒOPATHE, ou moyens de se traiter soi-même homœopathiquement dans les affections ordinaires, et premiers secours à administrer dans les cas graves, par le docteur *Bertholdi*. Traduit de l'allemand par *Sarrazin*. Paris, 1837, in-18. 2 fr. 25.

MANUEL DE MÉDECINE VÉTÉRINAIRE HOMŒOPATHIQUE, indiquant le traitement de tous les animaux domestiques, la composition d'une pharmacie homœopa-